

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payables d'avance
Vendu dans les dépôts - - - 5 cents la copie

10^{ME} ANNÉE, N^o 518 - SAMEDI 7 AVRIL 1894

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 6 cents
Taux spécial pour annonces à long terme



MONTRÉAL—INTÉRIEUR DE LA CATHÉDRALE SAINT-PIERRE VU DE LA PORTE D'ENTRÉE.—Photo. J.-N. Laprés

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 7 AVRIL 1894

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Les fils de roi. — Carnet du "Monde Illustré."—Soirée de Gala (avec gravures), par Joseph Genest.—La cathédrale de Montréal, par P. Colonnier.—Nos gravures : Lord Rosebery ; L'empereur François-Joseph ; Béhanzin et ses femmes.—Les cœurs inhumés, par Roul de Tilly.—Poésie : Le petit doigt de maman, par Victor de Laprade.—Le sacrifice, par Fernand Beissier.—Ne mangz pas vos ongles, par Francis Sarcey.—La gare de l'Est (avec gravure).—Choses et autres.—Feuilletons : En Famille, par Hector Malot ; Les Mangeurs de Feu, par Louis Jacolliot.

GRAVURES.—Montréal : Intérieur de la cathédrale Saint-Pierre vu de la porte d'entrée, vu du côté est et vu du transept.—Behanzin et ses femmes.—Portraits : Lord Rosebery, président du conseil des ministres d'Angleterre ; Sa Majesté François-Joseph, empereur d'Autriche.—Gravure du feuilleton.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOS PRIMES

LE CENT-DIX HUITIÈME TIRAGE

Le cent-dix huitième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de MARS), aura lieu samedi, le 7 AVRIL, à deux heures de l'après-midi, dans nos bureaux, no 40, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment invité à y assister.

ENTRE-NOUS



A fille, si je plantais des fèves devant toi, dans la terre, et si je les faisais pousser en une demi-heure ou trois quarts d'heure à une hauteur de deux ou trois pouces, que dirais-tu ?

—Papa, si je ne te connaissais pas aussi bien, je dirais que tu es le diable.

Telle fut la réponse que me fit ma fille, l'autre jour, après la question citée, et je vous avoue que je n'en fus nullement

étonné, car il est assez d'usage, en notre pays, de mettre le diable à toutes les sauces et de lui attribuer la paternité des choses que nous ne comprenons pas tout de suite.

C'est un moyen bien simple de ne pas se fati-

guer l'esprit à rechercher les causes des effets que nous constatons sans en saisir la raison.

* * Nous vivons cependant dans un siècle où l'on aime à se rendre compte de tout et où l'on veut connaître les parçeques des pourquoi, et c'est grâce à ce besoin de savoir que l'on commence à voir un peu clair dans une foule de cas étranges qui stupéfient au premier abord.

Les Hindous ont depuis longtemps, comme vous le savez, fait l'étonnement des Européens, par les choses merveilleuses qu'ils exécutent sans qu'on ait pu, pendant longtemps, pénétrer leurs sec ets ; témoin l'arbre mystérieux, l'homme suspendu en l'air sans support, l'escalade du ciel, etc., etc.

Dans le premier cas, un Hindou, généralement un Fakir, opère en pleine lumière, sur une place publique. Devant la foule qui l'entoure à distance respectueuse il fait un trou dans la terre, y dépose un fruit et bientôt vous voyez s'élever un petit arbre qui grandit, grandit jusqu'à cinquante ou soixante pieds, se couvre de fleurs et de fruits. Et cela devant cent, deux cents personnes, sans appareil quelconque, le fakir se contentant de parler à haute voix et d'expliquer ce qui va se passer. Au bout de quelques instants, l'arbre devient moins distinct, puis diaphane et enfin disparaît.

Certains voyageurs ont même touché l'arbre et sont montés dans ses branches.

Pour beaucoup d'Européens témoins de ces fais, il n'y avait qu'une seule explication, celle de ma fille, c'est que ces fakirs sont possédés du diable.

* * Dans le second cas, le fakir s'élève à huit ou dix pieds du sol, à l'aide d'une échelle, et se couche sur une autre placée horizontalement sur la première. On retire les échelles et l'homme reste suspendu, sans qu'on puisse se rendre compte de la force qui le soustrait aux lois de la pesanteur.

Les spectateurs passent sous lui et ne peuvent découvrir aucun support.

C'est aussi merveilleux que l'arbre.

* * L'escalade du ciel se fait aussi en plein air, au grand jour, en public.

Le fakir se place au milieu des spectateurs, leur montre une corde solide, d'un bon diamètre, d'une quinzaine de pieds de longueur, et dit qu'à l'aide de cette corde il va monter au ciel.

Tenant une extrémité dans la main gauche, il jette l'autre bout de la corde en l'air de la main droite. . . . Chose étrange, la corde reste droite, comme un mât et l'on voit le jongleur s'y suspendre à la force du poignet et monter vivement. Au fur et à mesure qu'il monte, la corde s'allonge, s'allonge constamment. L'homme devient plus petit, diminue encore et finit par être un point qui se perd dans la nue.

A terre, plus de fakir, plus de corde. Tout a disparu.

Evidemment, c'est un possédé du diable ou le diable lui-même.

* * Le diable n'a rien à faire dans tout cela, — tout au moins, je le crois, jusqu'à preuve contraire, — et voici pourquoi je mets le diable de côté.

Parmi les voyageurs, instruits et dignes de foi qui ont été témoins des faits étranges que je viens de vous raconter, se sont trouvés certains sceptiques, ou plutôt certaines personnes qui se sont dit que, peut être, tout cela pourrait être le résultat d'un — comment dire — magnétisme quelconque, qu'on l'appelle suggestion, force biologique, télépathique, qu'importe, mais à coup sûr de l'influence de l'homme sur l'homme.

Or, voici qu'un de ces voyageurs vient de nous dire des choses qui jettent une certaine lumière sur la manière d'agir des Hindous.

Ils nous hypnotisent, voilà tout !

* * Avez-vous assisté à une de ces représentations comme il s'en donne souvent à Montréal, et le souvenir de Cumberland, de Rynolds, de Mme de Montfort et autres est-il sorti de votre mémoire ?

Non, alors vous vous souvenez parfaitement que ces — appelons-les magnétiseurs — faisaient croire à certains sujets qu'ils étaient sur l'eau, qu'ils avaient le mal de mer, qu'ils berçaient un enfant, qu'ils en voulaient à quelqu'un, qu'ils étaient peintres, poètes, musiciens, etc., etc., bref, tout ce qu'ils n'étaient pas.

Et ces "sujets" agissaient, allaient, faisaient, criaient, parlaient, pleuraient, risaient, selon la suggestion de l'opérateur, au grand divertissement des spectateurs qui les connaissaient parfaitement.

Au reveil, c'est-à-dire quand l'influence, la suggestion cessait, ils étaient tout étonnés, énervés, fatigués, harrassés.

Il y a plus d'un exemple de ce genre à Montréal.

* * Eh bien, il paraît que ces fakirs procèdent à peu près de la même manière.

Ils nous hypnotisent, nous magnétisent, nous suggèrent — puisque le mot est passé dans la langue, en ce sens cabalistique — et c'est là l'explication des phénomènes constatés.

L'arbre de l'Hindou n'existe pas, on le voit parce que le fakir le vent, a de l'influence, une influence télépathique sur vous, mais ceux qui sont réfractaires à son pouvoir — celui du fort sur le faible — ne voient rien du tout, et rien de vos visions.

Ceci est tellement vrai qu'un Anglais qui a vu, touché l'arbre mystérieux, nous dit candidement et de bonne foi que deux officiers français qui se trouvaient près de lui, quand l'expérience fut faite, n'ont pas vu d'arbre, mais ont très bien aperçu le fakir qui se faufilait dans la foule et disparaître.

* * Cette preuve est contestable, je le sais, bien qu'elle se soit renouvelée souvent, mais en voici une autre plus conclusive.

Un voyageur, anglais toujours, se défiant de lui-même, emmena son groom pour assister à l'expérience. Ledit groom était armé d'un appareil photographique, Kodack perfectionné, permettant de prendre une pose par seconde.

Et, au moment où l'arbre apparaissait, il dit à son valet :

— Tu vois l'arbre, photographie, presse sur le bouton ; il grandit, presse encore et ainsi de suite pendant quelques minutes.

Certes, si l'arbre existait, on pouvait, on devait en avoir la photographie.

On revint au logis, les plaques furent développées, on regarda

La foule était là, le fakir aussi, mais d'arbre . . . point.

Pas d'arbre !

C'était un cas de suggestion, de télépathie, d'hypnotisme, tout ce que vous voudrez, mais d'arbre . . . point.

* * Et maintenant, revenons-en aux fèves que je pourrais planter et faire pousser en une demi-heure.

Ces fèves qui pourraient faire croire à une fille que je suis le diable.

Il paraît — car je n'ai pas fait l'expérience — que la chose est bien simple ; je copie la recette d'une revue anglaise :

1o Prenez une caisse au fond de laquelle vous mettez un pouce d'épaisseur de chaux vive, vous recouvrez de terre, six pouces ;

2o Vous préparez des fèves, c'est-à-dire que vous les faites tremper dans l'eau jusqu'au point de germination ;

3o Vous mettez les fèves préparées dans votre poche ;

4o. Au moment d'opérer, vous mettez ou vous faites mettre en terre, dans la caisse, les fèves germées, puis vous priez une personne quelconque d'arroser avec de l'eau tiède.

L'eau arrive à la chaux vive, provoque un dégagement de chaleur violent, le germe prêt à sortir se dégage, s'élève, pousse, monte et . . . épate les bourgeois, comme disent messieurs les anarchistes. Je les appelle messieurs, car il faut toujours être bien avec tout le monde.

C'est ce que j'ai lu, et je vous conseille d'en faire

l'expérience, ne fut-ce que pour espatrouiller votre bedeau.

* * Réclame stupide et fausse :

Un fabricant d'allumettes publie l'annonce suivante :

"Certains marchands essayant quelquefois de vendre des allumettes françaises de qualité inférieures pour celles de X.... (le nom du fabricant). Refusez les.... etc...."

Ces deux lignes sont absurdes. L'individu qui les publie ignore sans doute qu'en France, c'est le gouvernement qui a le monopole de la vente des allumettes et qu'on n'en exporte pas au Canada.

Il est donc parfaitement inutile d'essayer de venir déprécier les marchandises françaises même sous forme d'allumettes.

La supériorité des articles français est du reste assez bien établie pour n'avoir pas besoin d'être affirmée une fois de plus.

* * La réclame intelligente à cependant du bon ; témoin l'anecdote suivante—aussi vraisemblable qu'elle n'est pas vraie—racontée par un américain :

Il était une fois un jeune homme que son père avait envoyé à la ville pour y vendre des pommes de terre. Après avoir porté son sac toute la journée, sans rien vendre, il revint éreinté à la maison jeta le sac dans un coin et dit : "Personne ne m'a demandé de pommes de terre. Un seul individu s'est enquis de ce que contenait mon sac, mais je lui ai répondu que cela ne le regardait pas."

Dans la même ville se trouvait un gentilhomme de couleur—un nègre, si vous le préférez—qui s'en allait par les rues, en criant à tue tête :

—Poisson ! Poisson ! Poisson frais ! !

—Allez-vous finir ce tapage ? cria de sa fenêtre une dame exaspérée.

—Vous m'avez donc entendu, madame ?

—Entendu ! mais on peut vous entendre à un mille d'ici.

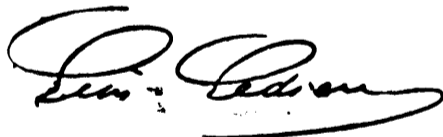
—C'est justement ce que je veux. Poisson ! Poisson ! Poisson frais ! !

Ce nègre comprenait la valeur de la réclame—et, le soir, toute sa marchandise était vendue.

* * Regrets mutuels :

Madame.—Que les hommes sont donc heureux ! oh, que je voudrais être homme !

Monsieur.—Oh ! Si tu pouvais le devenir !



CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Mgr Bégin est parti de Québec, jeudi dernier, pour Rome.

* *

Nous apprenons avec plaisir que le journal *La Croix de Montréal*, est devenu quotidien. Nous souhaitons à notre sympathique confrère un succès toujours croissant dans son entreprise.

* *

On étudie en ce moment, à Paris, au ministère de la guerre, le dédoublement du 1er corps d'armée, qui aurait à supporter le premier choc dans le cas fort probable où, la guerre étant déclarée, les Allemands envahiraient la Belgique.

* *

Le bruit court que, d'après certaines paroles prononcées par l'hon. M. Foster, ministre des finances, il y aurait lieu de s'attendre à des élections générales, pour le parlement d'Ottawa, l'automne prochain.

M. Henri Chamel, riche commerçant français, vient de mourir et a légué, dans son testament, une récompense de \$100 au premier soldat français qui s'emparera d'un drapeau ennemi dans la prochaine guerre.

* *

Une dépêche de Londres annonce que lord Rosebery, le successeur de M. Gladstone, doit épouser prochainement la princesse Maud de Galles. On ajoute que la reine et le prince de Galles ont donné leur consentement à cette union, et que la nouvelle sera sous peu officiellement confirmée.

* *

On annonce que l'honorable de Labryère, de Saint-Hyacinthe, président du Conseil législatif, sera nommé surintendant de l'instruction publique, en remplacement de l'honorable Gédéon Oumet qui serait mis à la retraite. On ajoute que l'honorable M. Starnes, succéderait à M. de Labryère comme président du Conseil.

* *

Le 25 mars a eu lieu, à Santander, les funérailles des dix-huit malheureuses victimes de l'explosion dont nous parlions dans notre dernier carnet. Au retour du cimetière, la foule s'est ameutée et a lancé des pierres contre les bureaux de la compagnie à qui appartenait le navire coulé, et qu'on semble vouloir tenir responsable des affreux malheurs qui ont résulté pour la ville du terrible accident survenu en novembre dernier.

* *

Les Petites Lectures Canadiennes.—Tel est le titre d'une charmante petite revue populaire, publiée par la *Maison de la Bonne Presse*, rue St-Gabriel, à Montréal.

Cette revue, écrite par des amis dévoués de la classe laborieuse, sous la direction de Jean LeFranco, est, sans nul doute, appelée à faire beaucoup de bien. Elle paraît tous les quinze jours et ne coûte que 25 centimes par année. Tout le monde voudra s'y abonner.

* *

Tous les journaux canadiens sont heureux d'annoncer à leurs lecteurs que M. Joseph St Charles, peintre canadien-français, a été admis au concours des artistes-peintres, au Salon de Paris. M. Saint-Charles est le neveu de M. le président de la banque d'Hochelaga ; il suivit d'abord, à Montréal, les cours de M. l'abbé Chabert qui, devant les rapides progrès du jeune homme, lui conseilla d'aller à Paris, ce qu'il fit en mars 1888. Admis à l'école des Beaux Arts, il étudia sous Gérôme et Benjamin Constant, et en janvier 1891 il obtint la médaille d'or décernée par l'École, et fut mis hors concours. Ces brillants débuts viennent d'être couronnés par l'admission des œuvres du jeune artiste au prochain Salon.

* *

Mardi de la semaine dernière a eu lieu au Cercle Ville-Marie la conférence d'adieu de monsieur le chanoine de Montigny. L'orateur distingué a, pendant près d'une heure, charmé son nombreux auditoire, par l'attrait de son éloquence ; s'adressant surtout à la jeunesse, il a cité comme modèle du jeune homme le célèbre Garcia Moreno, libérateur de son pays, qui, dans son dernier cri, résuma ainsi l'opinion qu'il avait si vaillamment soutenue toute sa vie : Liberté pour tous, excepté pour les méchants !

Au nom des catholiques de cette ville, sir Alexandre Lacoste a remercié l'orateur du dévouement dont il a fait preuve durant cette longue prédication du carême qu'il a si glorieusement accomplie.

Le Cercle Ville-Marie, qui fait toujours bien les choses, a ensuite donné avec tout l'entrain qu'on lui connaît, une amusante opérette : *Les deux aveugles*, et un programme excellent de musique instrumentale et vocale. Inutile de dire que ses efforts ont été couronnés par les applaudissements

de l'élite de la société montréalaise, qu'on est toujours sûr de rencontrer dans la salle du Cercle Ville-Marie.

* *

Dimanche, le 25 mars, comme nous l'avions annoncé, a eu lieu l'inauguration de la cathédrale Saint-Pierre. Une foule immense était accourue sous les voûtes du nouveau et magnifique temple. La cérémonie était vraiment imposante ; Mgr Fabre, assisté de M. le grand-vicaire Bourgeault et de MM. les chanoines Leblanc, Archambault, Vaillant et Savariat, officiait pontificalement, et a donné à la multitude des fidèles la bénédiction papale. C'est M. le chanoine Brachési qui avait été chargé de la tâche délicate de prononcer le discours de circonstance, et il s'en est acquitté à merveille. Nous regrettons de ne pouvoir donner à nos lecteurs un aperçu de ce discours, qui constitue une pièce remarquable d'éloquence sacrée.

Les vêpres, dans l'après-midi, ont également été célébrées solennellement et M. Donnelly a prononcé le sermon en anglais. Dimanche dernier a eu lieu une autre fête imposante à la cathédrale : on y a célébré le vingtième anniversaire de l'élévation de Mgr Fabre à l'épiscopat. Sa Grandeur officiait pontificalement.

Comme on le voit, le nouveau temple s'ouvre sous les plus heureux auspices, et ses voûtes, à la blancheur virginale, ne pouvaient frémir pour la première fois sous de plus nombreux chants d'allégresse !

* *

PETITE POSTE EN FAMILLE.—*Mlle H. T.*, Ottawa. —Reçu votre petit morceau que nous soumettons à la réaction.

M. Carl B. — Veuillez nous envoyer votre adresse pour que nous puissions correspondre avec vous.

P. G., Lévis. — Reçu vos manuscrits dont nous ferons le meilleur usage possible.

L. P. — Impossible de publier votre poésie.

LES FILS DE ROI

La fatalité semble peser sur les héritiers "directs" des couronnes de l'Europe.

Le fils de Louis XII meurt mystérieusement ; Son petit-fils, le duc de Bourgogne, meurt dans les mêmes circonstances ;

Le dauphin, fils de Louis XV, meurt jeune ;

Le fils de Louis XVI meurt enfant, au Temple ;

Le duc de Berri, fils de Charles X, est assassiné par Louvel.

Le fils de Napoléon Ier meurt à vingt ans, sur la terre d'exil ;

Le duc d'Orléans, fils de Louis-Philippe, meurt à la suite d'une catastrophe terrible ;

Le fils de Napoléon II meurt sous la sagaye des Zoulous, à l'extrémité de l'Afrique ;

Le fils d'Alexandre II meurt prématurément à l'âge de vingt deux ans ;

L'archiduc Rodolphe, héritier de la couronne d'Autriche, meurt mystérieusement ;

Le roi des Pays-Bas perd successivement ses deux fils ;

Léopold II, après avoir perdu son fils, assiste à la mort quasi-soudaine de son neveu et héritier de la couronne, le prince Baudoïn.

Enfin, la reine Victoria perd son petit-fils, fils aîné du prince de Galles, héritier de la couronne.

Il faut être d'un parti, d'une coterie et quelques fois d'un homme.—HENRI BECQUE.

Les siècles passent, les hommes changent ; seule, la science de mal gouverner persiste et encourage les philosophes dans la joie de ne rien être.—FR. MAGNARD.

Que tout ce qui est véritable, bien-séant, juste, pur, aimable, vertueux et digne de louanges, soit l'objet de vos pensées. Ne tenez pas pour vrai tout ce qu'on entend dire.—PASQUIN.

SOIRÉE DE Gala

I

INTRODUCTION



ARTHUR célébrait, ce jour-là, le vingt-cinquième anniversaire de sa naissance. Ses amis avaient décidé de commémorer dignement cet événement. Dans ce but, ils avaient, un mois durant, économisé, sur leurs menus plaisirs ordinaires, quelques dollars, qu'ils se promettaient de dépenser royalement pour fêter leur ami, et se dédommager ainsi des sacrifices volontaires qu'ils s'étaient imposés.

Les amis d'Arthur étaient au nombre de trois et formaient, avec lui, un quatuor de joyeux compagnons qui avaient ce qu'on appelle, dans la langue de Shakespeare, *a good time* quand ils avaient la bonne fortune de se trouver ensemble, ce qui arrivait assez rarement, les occupations d'Arthur le retenant, la plus grande partie du temps, dans la capitale canadienne, où il occupait une position officielle.

Avant de vous raconter les exploits de mes héros, je vais vous tracer la silhouette de chacun d'eux, convaincu que vous prendrez d'autant plus d'intérêt à mon récit que vous en connaîtrez mieux les acteurs.

Le premier que je vous présenterai sera, naturellement, l'hôte du jour. Sa figure ronde et épanouie est ornée d'une barbe noire qu'il fait tailler en pointe pour les circonstances solennelles; sa bouche large et ses lèvres épaisses annoncent la gourmandise et la sensualité, tandis que sa chevelure absente (cause de cauchemars perpétuels) suggère l'homme d'étude et le travailleur. Au moral, le meilleur garçon du monde, sympathique, le cœur chaud et inflammable au moindre regard partant de deux beaux yeux, bleus ou noirs, gris ou verts, et au moindre sourire de deux lèvres, qu'elles soient roses ou pâles. Enthousiaste à l'excès, ses goûts sont mobiles et ses amours passagères. Il est, néanmoins, constant dans son appréciation de ce qui est beau, bon ou vrai. Il ne mange que des fruits délicieux, ne boit que de bon vin et désire un ange pour femme. Véritablement sensible, le moindre effleurement, le souffle le plus léger le font se replier sur lui-même et perdre sa sérénité habituelle.

Malgré ses vingt-sept ans et le titre de doyen du quatuor auquel ils lui donnent droit, Horace, que je vous ferai maintenant connaître, est le moins sérieux de cette intéressante confrérie. Court, noir, nerveux, à la physionomie vive et mobile, il est doué d'une obstination qu'il prend pour de la volonté et dans laquelle il met sa gloire. Toujours parfumé comme une coquette et la moustache cirée comme un mousquetaire, il se croit ir-

résistible auprès du beau sexe et voit une conquête dans chaque demoiselle qui lui adresse la parole. C'est le type parfait du gai viveur, jouissant de la vie autant que le temps et la fortune le lui permettent et se souciant de l'avenir comme, suivant son expression, un poisson d'une pomme. Il boit comme quatre et parle comme huit, ayant toujours une anecdote nouvelle à raconter et une réplique prête à tout et pour tous. Le plus souvent distrait et songeant à autre chose, il n'entend jamais ce que disent les autres et parle sept fois avant de réfléchir, ne sachant pas lui-même ce qu'il dit. Flatteur par tempérament et complimenteur par habitude, ses paroles sont généralement accueillies par un sourire incrédule; ses amis s'accordent pourtant à dire qu'il est spirituel et intéressant. Tout en savourant quelquefois des fruits assez âcres et de la crème un peu aigre, il sait apprécier le nectar et l'ambrosie. Sensuel et prosaïque, il ne se refuse rien de ce qu'il peut se procurer avec le vil métal, sa plus grande occupation étant de chercher le moyen de tuer le temps et son plus grand désir de voir arriver cette heure que d'autres voient venir avec tant d'appréhension et qui doit le délivrer des soucis et des angoisses de la vie.

Relisez la description qui précède et imaginez un type réunissant toutes les qualités ou tous les défauts, physiques ou moraux, contraires à ceux que je viens d'énumérer comme étant l'apanage de l'ami numéro deux, et vous aurez le portrait de celui que je veux vous dépeindre en troisième lieu. Il est grand, blond, délicat, mélancolique et langoureux. Ses yeux sont bleus et tendres et sa figure ovale est encadrée dans une abondante chevelure brune et une barbe à la Boulanger. Ses manières bizarres et



son air rêveur l'ont fait surnommer le poète. Il ne parle jamais que pour faire un calembour ou pour donner une réponse laconique aux questions qu'on lui pose. Sa franchise presque brutale lui attire souvent des désagréments, mais lui vaut aussi l'honneur d'être choisi pour arbitre par ses compagnons quand il y a divergence d'opinion sur un sujet quelconque. C'est le membre puiné de l'association amicale: il a vingt-six ans, et s'appelle Jacques.

Le dernier portrait qui me reste à esquisser est celui du plus jeune, qui est aussi le dernier admis à faire partie de la petite république qui s'était composée jusque là du triumvirat amical que vous connaissez. Il a nom Louis et est encore à l'âge des illusions, quoique n'en ayant plus, vingt-deux ans. Ses yeux petits et clignotants et sa bouche contractée par un sourire méphistophélique perpétuel lui donnent un air de petit Machiavel. Quoique petit de taille il est grand admirateur de Richelieu, et tous ses efforts tendent à imiter les deux grands politiques que je viens de nommer. Il se croit, à tort, un diplomate accompli. Musicien par goût, il enseignait jadis à ses amis les chœurs qu'ils chantaient ensemble. Journaliste par état, il fut autrefois attaché à la rédaction d'un journal québécois, où il exerçait son imagination à inventer des nouvelles à sensation qui eurent quelque succès. Jérôme Paturôt a trouvé en lui un digne émule.

Tous quatre étaient grands lecteurs et tous quatre incrédules; ils se croyaient destinés à un avenir brillant; en attendant, ils se contentaient d'être philosophes en chambre. Le premier était, selon eux, sceptique avéré, le second épicurien, Jacques

disciple de Platon et le dernier de l'école des cyniques.

Je n'ai pas voulu faire des portraits mais seulement tracer des silhouettes qui permettent au lecteur d'avoir une meilleure intelligence des faits et gestes des personnages que j'ai introduits, en lui permettant de juger de ceux-là par les différents caractères de ceux-ci.

Donc, le jour, ou plutôt le soir, car il était six heures, si impatiemment attendu était arrivé. Les quatre amis sont réunis dans la chambre d'Horace, rendez-vous ordinaire de la bande, et sont en train de délibérer sur les meilleurs moyens de passer joyeusement la soirée.

Ce n'était pas la première fois qu'ils se posaient cette question: "Comment pourrions-nous bien nous amuser ce soir?" Et toujours ce problème restait sans cette fois, taient en était un peu résoudre. mand, pro souper fin, lait bien lui neur... Jac de théâtre,



l'Opéra. Horace ayant dit que ça lui était égal, Louis, comme il appartenait au plus pauvre de la bande, veut mettre tout le monde d'accord en suggérant qu'on pourrait commencer par l'Opéra, et finir par le souper, à moins que...

—C'est ça, s'écria Horace, de cette manière tous les goûts seront satisfaits. Qu'en dites-vous?

—D'abord, mes amis, dit Jacques, le plus pratique des quatre, je crois qu'il serait sage de s'assurer si notre

petite fortune peut suffire à payer ce luxe de grands seigneurs. Vidons toutes nos poches et voyons quel montant on peut former: on verra ensuite ce qu'il faut décider.

Cette proposition ayant été jugée pleine de sagesse, on se fouilla et l'on remit chacun sa part à Jacques, qui compta.

Evidemment, tout le monde était plus riche qu'il ne le croyait d'abord, car il exprima par sa physionomie satisfaite, avant même qu'il eût fini son opération mentale, que l'on pouvait se payer toutes ces fantaisies.

—Nous en avons suffisamment pour nous en donner à cœur joie, dit-il; est-ce décidé?

Arthur, qui avait l'habitude de s'ennuyer à la mort au théâtre, chercha des empêchements à l'exécution de ce programme. Comme il ne pouvait trouver d'objection sérieuse, et qu'il n'osait s'opposer trop fortement, en sa qualité d'hôte, au désir de ses compagnons, il finit par y adhérer, quoique d'assez mauvaise grâce.

—N'oubliez pas que c'est une première, ce soir, et qu'il y aura de la haute, dit Jacques pour plus de prudence.



Les quatre amis sont réunis dans la chambre d'Horace

—C'est entendu. Donc, je vous attendrai. Soyez rendus à huit heures moins un quart, au plus tard. Au revoir!

—Au revoir! Et chacun se sépara pour aller prendre le dîner et endosser des habits plus en rapport avec la solennité de la circonstance.

(A suivre)

LA CATHÉDRALE DE MONTRÉAL

(Voir gravures)



NOUS sommes heureux de pouvoir, aujourd'hui, offrir à nos lecteurs quelques vues de la cathédrale de Montréal, inaugurée dimanche, le 25 mars.

Ce temple superbe est la reproduction fidèle de la Basilique de St-Pierre de Rome, l'édifice religieux le plus grand et le plus beau qui ait été élevé par la main des hommes. Les proportions seules ont dû, malheureusement être de beaucoup réduites, et la cathédrale de Montréal, tout en demeurant la plus vaste église du continent américain, ne représente, cependant, dans ses dimensions, que la moitié environ de celles de la grande Basilique romaine.

Voici quelles sont les proportions de la cathédrale de Montréal, telles que les donne un grand journal de cette ville :

Longueur.....	333 pieds
Largeur.....	150 —
Longueur du transept.....	222 —
Hauteur de la coupole.....	168 —
Diamètre.....	100 —
Largeur du portique.....	170 —
Profondeur.....	30 —
Hauteur des petites coupoles.....	125 —
Diamètre.....	25 —

Les coupoles et le portique sont en pierre de taille de Montréal ; les autres parties de l'église sont en pierre à bosse.

Dimensions intérieures :

Longueur de l'édifice.....	320 pieds
Hauteur de la coupole.....	200 —
Diamètre de la coupole.....	80 —

Sans renfermer les chefs-d'œuvres de sculpture et de peinture de la Basilique vaticane, la cathédrale a cependant grand air, avec ses voûtes en plein cintre, ses pilastres canelés, ses chapiteaux élégants et sa blancheur virginale. Les piliers énormes qui supportent le dôme et qui sont surmontés chacun de l'image d'un Évangéliste, figurent heureusement dans leur tranquille majesté, l'éternelle vérité de ces évangiles sur lesquels s'appuie l'Église, comme ce dôme triomphant qui s'élançait dans la nue pour porter la croix qui sauva le monde !

Mais en pénétrant dans ce sanctuaire vénéré, ce qui émeut surtout, ce sont les souvenirs nombreux que sa vue évoque dans l'âme ; écoutons plutôt ce qu'en disait M. le chanoine Bruchési, dans son remarquable discours, le jour de l'inauguration :

« Que de souvenirs rappelés, ici même, à tous ceux qui ont pu contempler et admirer déjà, dans ses merveilleuses beautés, la basilique vaticane ! Que d'émotions réveillées, surtout dans le cœur de ceux qui passèrent dans la ville sainte des années demeurées pour jamais les meilleures et les plus douces de leur vie ! Pèlerinages à la Confession du Prince des Apôtres et à l'autel de la Charité ; bénédiction du Souverain Pontife, chants incomparables des grandes fêtes, tout revient à la mémoire, il nous semble, en regardant cette vaste nef, cette voûte et ces transepts. C'est ici, à l'abside, que fut proclamé le dogme de l'Immaculée Conception ; c'est là, dans cette chapelle, que s'est tenu le Concile du Vatican ; c'est au balcon intérieur du portique que parut Léon XIII, nouvellement élu, pour donner au peuple sa première bénédiction. Oui, chaque pas que nous faisons ici réveille un souvenir. Et le dôme, visible de si loin sur le fleuve, superbe quand on le contemple des hauteurs du Mont Royal, comme il nous reporte à la glorieuse coupole jetée dans les airs par le puissant génie de Michel-Ange ! Par la croix qui le surmonte, il publie les pacifiques victoires de la foi, et, par l'inscription dont il est orné, il redit aux fidèles, réunis dans le temple, les promesses de vie et d'immortalité. Regardez, mes Frères, et lisez : ici, comme à

Rome, le dôme chante la perpétuité de l'Église et la suprême autorité de Pierre : *Tu es Petrus, et super hanc petram œdificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalerunt adversus eam !* »

C'est Mgr Bourget qui, il y a vingt ans, posa la première pierre de cet édifice. Ses yeux ne devaient pas voir l'achèvement du temple magnifique que cet évêque illustre avait rêvé d'élever à son Dieu, mais du moins, le corps du grand prélat inhumé dans l'église, y demeure enseveli dans le triomphe de son œuvre grandiose.

Pendant vingt longues années, on fit de gigantesques efforts pour achever cette œuvre colossale, et il fallut tout le zèle et tout le dévouement que, seule, peut inspirer la religion catholique, pour mener à bonne fin cette entreprise qu'on avait condamnée dès le début comme chimérique et impossible à réaliser.

Et vous, monseigneur l'archevêque, qui avez tant travaillé à édifier ce temple superbe, que son achèvement glorieux soit donc pour vous, en ce temps de persécution, une récompense et une consolation : votre peuple se souviendra toujours, en effet que, dans les heures douloureuses où l'on abreuvait d'amertume son pasteur bien aimé, le temple que nous saluons aujourd'hui, s'élevait majestueusement pour affirmer la vitalité de la Foi que vous défendez. Et quand les persécuteurs seront disparus, quand les envieux auront quitté obscurément la terre, sans y laisser même le souvenir de leur nom, votre cathédrale sera encore debout, indestructible témoin de vos efforts, et proclamant à la face du monde que le Christ vit, que le Christ règne éternellement !

P. Lonnieux

NOS GRAVURES

LORD ROSEBERY

M. Gladstone, ayant donné sa démission, et Sa Majesté la reine Victoria l'ayant acceptée, c'est à lord Rosebery qu'est échu le poste de premier ministre.

Archibald Philip Primrose, cinquième comte de Rosebery, a aujourd'hui quarante-sept ans. C'est un grand seigneur de souche écossaise, bien que né à Londres : le visage, rond et glabre, est éclairé par des yeux bleus très francs : c'est le type de l'Anglais robuste et sain. Il siège de droit à la Chambre des lords depuis 1868, date de la mort de son père et de sa propre majorité. Il ne tarda point à étonner ses collègues par son attitude plus que libérale.

Il a protesté contre le caractère anti-démocratique de la Chambre héréditaire, et s'est déclaré pour une révision radicale de sa constitution et la nomination d'un certain nombre de ses pairs dans le corps électoral.

Lord Rosebery avait épousé, en 1878, une juive ; Hannah, fille unique du baron Meyer de Rothschild, laquelle mourut en 1890. Il est l'auteur d'une biographie remarquable de William Pitt, un homme d'Etat dont il paraît se proposer l'exemple dans sa carrière. D'ailleurs, ni travaux littéraires ni travaux politiques ne l'absorbent assez pour qu'il ne trouve encore moyen d'être un homme du monde très répandu, un *toaster* fort spirituel, voire un sportsman habile ; propriétaire d'une célèbre écurie de courses, il est une des figures les plus populaires du turf anglais : c'est lui qui possède le favori pour le prochain Derby.

Ses résidences les plus connues sont la maison de Berkeley square, à Londres, son château de Durdans, à Epsom, ceux de Dalmeny et de Rosebery, situés tous deux en Écosse.

Lord Rosebery a deux petites filles et un fils, l'héritier de ses titres et de sa pairie, qui est né en 1882.

L'EMPEREUR FRANÇOIS-JOSEPH

L'empereur François Joseph, d'Autriche est en ce moment-ci en France où il prend un peu de re-

pot dans une ville d'eaux. Quoique ce souverain fasse partie de la fameuse Triple Alliance, et soit uni ainsi aux ennemis les plus redoutables de la France, celle-ci ne lui en a pas moins offert une généreuse hospitalité et le président Carnot a envoyé au souverain un télégramme courtois lui souhaitant la bienvenue sur le sol français.

BEHANZIN ET SES FEMMES

Nos lecteurs pourront contempler, à notre huitième page, la physionomie peu rassurante du fameux Behanzin, ci devant roi du Dahomey et déjà en route probablement pour la Martinique où il finira dans l'exil une vie souillée par tant de crimes atroces. Il est ici entouré de quelques-unes de ses femmes. Il faut avouer que ces malheureuses ne donnent pas une haute idée de la beauté féminine au Dahomey ; d'un autre côté, le visage leur royal époux n'inspire pas non plus d'enthousiasme bien ardent : des monstres seuls étaient sans doute capables de charmer un tel monstre.

LES CŒURS INHUMÉS



N donnait autrefois au cœur une sépulture spéciale.

Cet usage était très répandu en France. Ainsi le cœur de Philippe, roi de Navarre, fut inhumé dans l'église des jacobins de Paris ; celui de Philippe, roi de France, déposé dans le couvent des

Chartreux, à Bourg-Fontaine. Le cœur d'Henri II fut conservé dans une urne de bronze doré et déposé aux Célestins, à Paris. Le cœur d'Henri III fut inhumé dans une tombe spéciale ; celui d'Henri IV enterré dans le collège des Jésuites, à La Flèche. Les cœurs des rois Louis IX, XII, XIII et XIV reçurent les mêmes honneurs. Le cœur de Marie de Médicis fut conservé dans l'église des Jésuites, à Paris ; celui de Marie Thérèse, la femme de Louis XIV fut déposé dans un coffret d'argent dans le monastère du Val-de-Grâce. Anne d'Autriche, mère de Louis XIV, ordonna dans son testament que son corps fut inhumé à Saint Denis et son cœur au Val-de-Grâce.

En Angleterre, aussi, la même coutume a longtemps subsisté. Le cœur de la reine Elizabeth et celui de sa sœur, la reine Marie, ont été déposés à Westminster Abbey. La légende veut que le cœur de l'infortunée Anne Boleyn ait été déposé dans l'église de Harndon on Hill, Essex. Edouard Ier, roi d'Angleterre, et Robert Bruce, roi d'Écosse, demandèrent sur leur lit de mort que leurs cœurs fussent envoyés en Palestine. Mais leurs vœux ne furent pas exaucés. Le cœur de lord Byron a été déposé dans le caveau de sa famille. Le cœur du poète Shelley repose dans le cimetière anglais à Rome. Son corps fut incinéré.

En Canada on cite quelques cas de cœurs qui eurent des sépultures spéciales. Le cœur de Mgr Plessis, si nos souvenirs ne nous trompent, repose dans l'église de Saint-Roch de Québec. Les religieuses de l'hospice Saint-Joseph de la Délivrance de Lévis conservent précieusement le cœur de leur protecteur, l'honorable George Couture.

RAOUL DE TILLY.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Manière d'utiliser les bouteilles au goulot cassé— Dans votre bouteille, victime d'un accident qui l'a brisée à sa partie supérieure, vous versez de l'huile jusqu'à la hauteur à laquelle vous voulez vider votre bouteille de façon à en faire une sorte de bocal, et dans cette huile vous trempez une grosse tige de fer—un tisonnier, par exemple—rougie au feu. Un craquement se produit et votre bouteille se trouve coupée régulièrement selon une circonférence qui est celle de la surface du liquide, c'est-à-dire telle que vous la désirez.

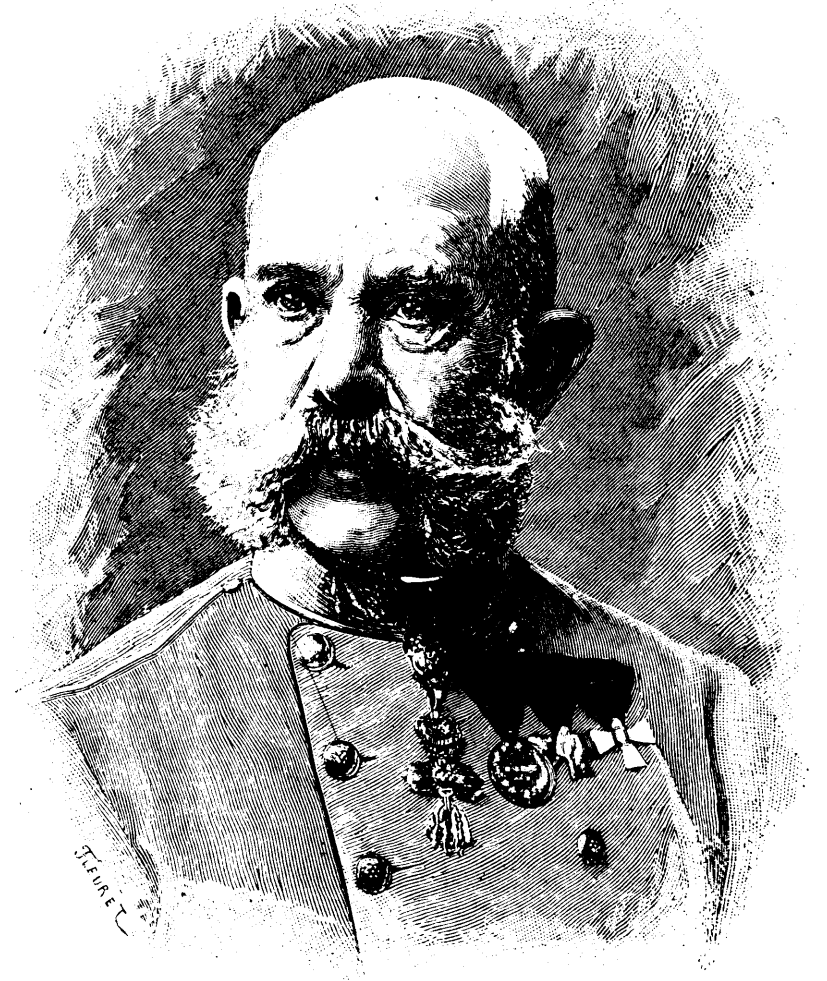


BEHANZIN ET SES FEMMES



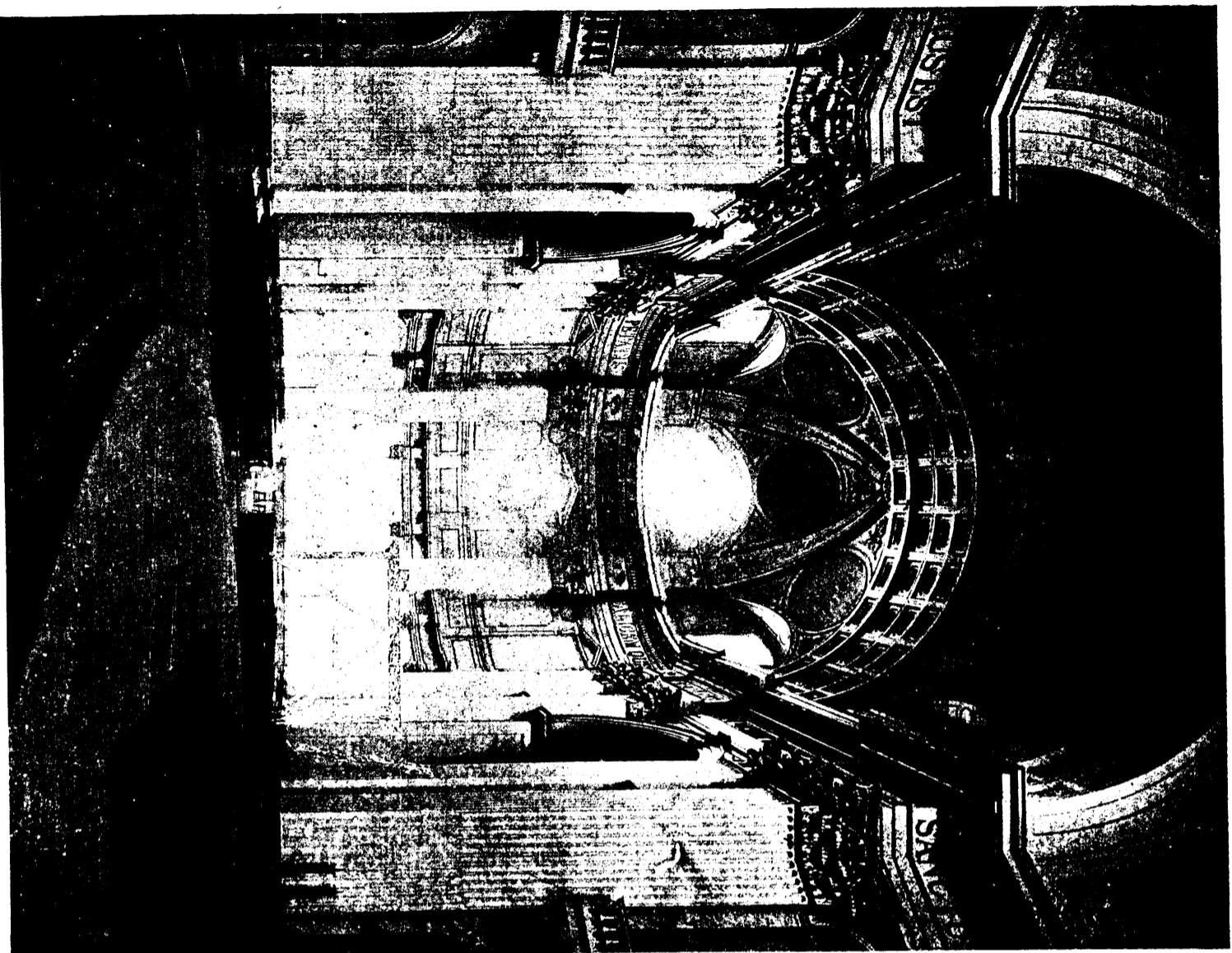
LORD ROSEBERY

PRÉSIDENT DU CONSEIL DES MINISTRES D'ANGLETERRE

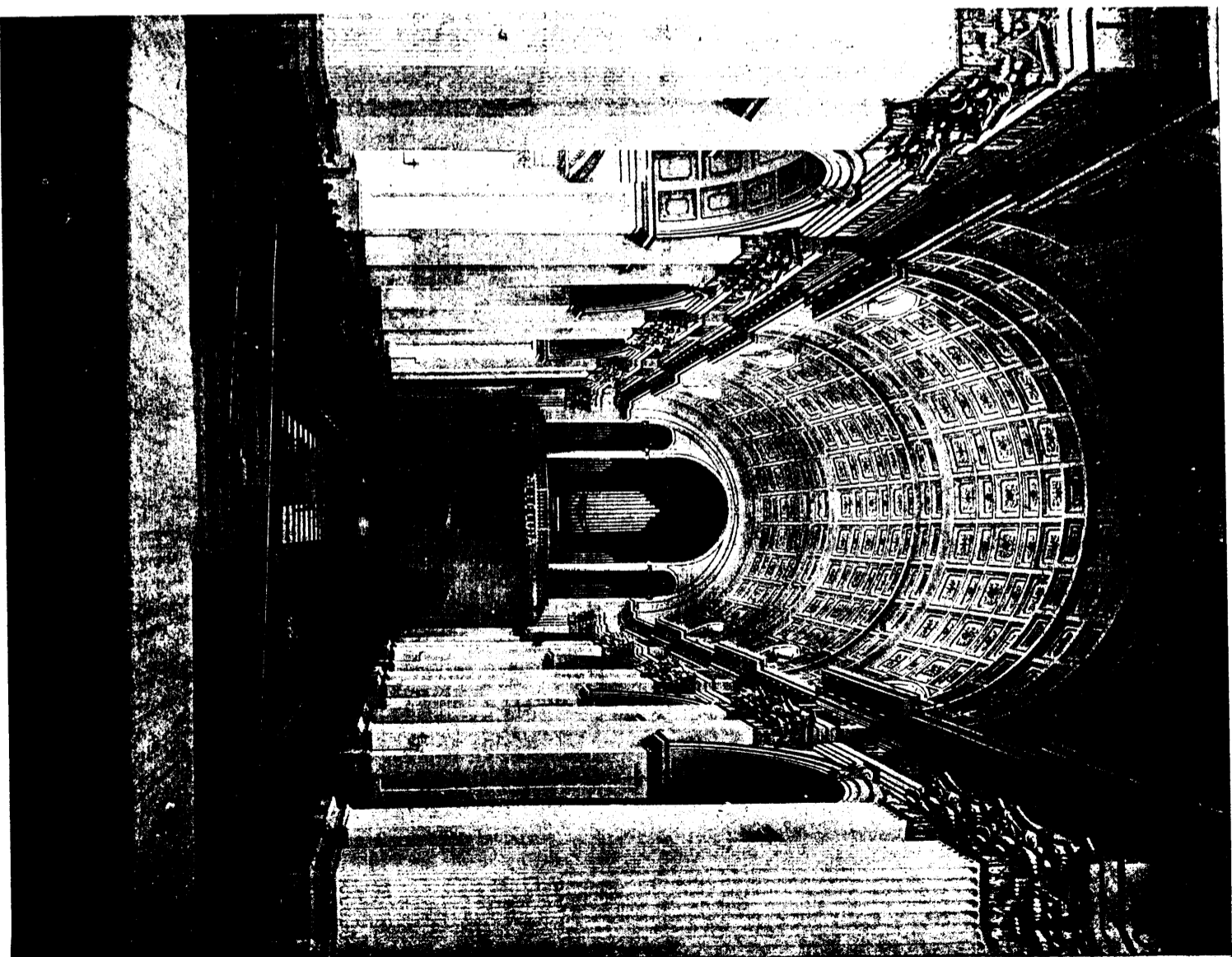


S. M. FRANÇOIS-JOSEPH

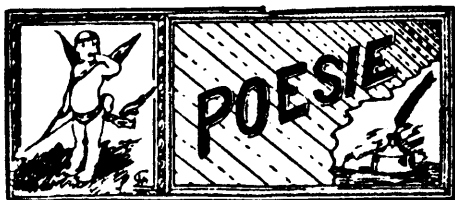
EMPEREUR D'AUTRICHE



MONTREAL—INTERIEUR DE LA CATHÉDRALE SAINT PIERRE, VU DU CÔTÉ EST



MONTREAL—INTERIEUR DE LA CATHÉDRALE SAINT PIERRE, VU DU TRANSEPT—(Photo. J. N. Laprade)



LE PETIT DOIGT DE MAMAN

L'autre jour, j'étais en colère,
J'ai f' appé ma petite sœur
Bien fort !... puis je l'ai fait se taire,
Car elle criait de frayeur,
Nous étions seuls, nul ne m'a vu,
Et cependant, maman l'a su...
Par qui ? par qui ?

Serait-ce par son petit doigt ?
Ce petit doigt, grande merveille,
Comme vous lui parlez à l'oreille,
Oui, que je sois sage ou méchant,
Il rapporte tout à maman.

Croiriez-vous b'ien qu'à notre porte,
Un pauvre mourait de faim...
J'avais un sou, je le lui porte,
Et je lui donne aussi mon pain.
Nous étions seuls, nul ne m'a vu,
Et cepend'ant, n'aman l'a su,
Par qui ? par quoi ?

Le mien, comprenez-vous la chose ?
N'est pas de moitié si savant ;
Jamais il ne parle, il ne cause,
J'ai beau l'interroger souvent ;
Pourtant, puisqu'il est avec moi,
Ce que je fais, vite il le voit !
Serait-il sot, mon petit doigt ?

Non !... Mais peut-être qu'à l'oreille
Il ne peut me conter merveille,
Parce qu'il manque aux doigts d'enfants,
Le cœur qui dit tout aux mamans.

VICTOR DE LAPRADE.

LE SACRIFICE

I



AMAS il ne s'était senti si heureux. La joie débordait de son cœur. C'était donc possible, ce grand bonheur, qu'il avait à peine osé rêver ! Et le avait dit : OUI, la mignonne créature, en laissant tomber dans sa grosse main qui tremblait sa petite main si blanche et si douce.

C'est qu'il l'aurait peut-être voulue un peu plus joyeuse ; il eût aimé à voir ses grands yeux bleus s'éclairer d'un beau sourire, son regard se fixer franchement sur le sien ; elle avait, au contraire, tout le temps baissé la tête ; et quand la vieille maman l'avait embrassée, comme on aurait embrassé une sainte, il lui avait paru qu'elle était à son tour toute tremblante.

Mais à quoi diable allait-il penser maintenant ? N'aurait-il pas fallu qu'elle se jetât à son cou ! N'étaient-elles pas charmantes, au contraire, ces rougeurs craintives des jeunes filles ? Et d'ailleurs, qui la forçait à dire : OUI ! Ne l'avait-il pas laissée libre de répondre comme elle le voudrait ?

Dame ! pour sûre que cela lui aurait fait un gros chagrin si elle avait répondu : NON Mais au contraire ! En présence de la mère, encouragé par celle-ci, roulant entre ses gros doigts sa casquette neuve, il lui avait demandé :

— Mlle Denise, voulez-vous être ma femme ? La mère a déjà dit oui. C'est de vous que dépend maintenant tout mon bonheur !

Et elle avait regardé la vieille femme puis, doucement, elle avait répondu : OUI, mais si bas, qu'à peine l'avait-il entendue.

Et au milieu de mille folies qui lui passaient par la tête, il lui avait expliqué ses projets d'avenir ! Comme ils allaient être heureux tous les trois ! Quel joli petit ménage il lui monterait, et comme

il travaillerait gaiement quand il saurait qu'au retour de ses pénibles voyages, dans une mignonne chambrette toute blanche, sa femme l'attendrait ! Et tandis que le soleil brillait, que les moineaux piaillaient joyeux dans les branches vertes, tout en hâtant le pas, il se rappelait leur histoire. Presque un roman. Le père, un vieux camarade, son aîné de quelques années, chauffeur comme lui à la compagnie du chemin de fer de Lyon, blessé mortellement pendant une fausse manœuvre, lui avait demandé, avant de mourir, de veiller sur la femme et l'enfant qu'il laissait ainsi seules dans la vie. L'enfant, une gamine encore, en robes courtes, dont il ne se doutait guère devoir faire un jour sa femme. Il avait promis, et il s'était acquitté de sa tâche sans faiblir, aidant même la veuve de sa bourse, quand les travaux de couture chômaient. Peu à peu, l'enfant grandit, et un jour, subitement, la jeune fille s'était révélée à lui. Alors, un sentiment nouveau était né dans son cœur, le prenant tout entier. Il aimait Denise. Il essayait d'oublier ; il ne le pouvait pas ; et il était si malheureux, si malheureux, qu'un beau jour la vieille maman lui avait arraché son secret. Elle l'avait deviné, il y avait longtemps, la chère femme ! Et sans lui laisser même le temps de finir, elle l'em brassait et lui disait :

— Parlez à Denise, Claude. Elle sait comme moi tout ce que nous vous devons. Ne doutez pas d'elle !

II

Cinq heures tout à coup sonnèrent ; Claude leva la tête, brusquement réveillé au milieu de ses douces songeries.

— Cinq heures ! s'écria-t-il. Je ne suis pas en avance aujourd'hui. Bah ! une fois n'est pas coutume !

Et, franchissant la grande porte d'entrée large ouverte, saluant joyeux de la main les camarades qu'il rencontrait, il ajouta, comme après réflexion :

— C'est égal ! c'est Pierre Meursant, mon petit mécanicien, qui va être surpris quand je l'inviterai à ma noce !

III

Le train filait maintenant, déroulant comme un fantastique ruban la longue suite de ses wagons, et, dans le jour qui tombait, traversant comme un éclair la campagne tranquille, couraient les deux lanternes rouges de la locomotive. On venait de franchir l'avant-dernière station ; la gare prochaine était loin. On marchait maintenant à toute vitesse.

Pierre et Claude, debout à l'arrière de la machine, causaient, surveillant la voie.

Tout à coup, Claude, frappant sur l'épaule du jeune mécanicien, demanda :

— Qu'est-ce que vous avez donc aujourd'hui ? Depuis que nous nous sommes mis en route, c'est à peine si j'ai pu vous arracher quelques paroles. Vous d'ordinaire si joyeux ! On dirait que d'un seul coup se sont envolées et vos chansons et votre belle jeunesse !

Et comme l'autre protestait :

— Oh ! je sais très bien ce que je dis ! continua-t-il. Je n'aime pas ces grandes songeries ! Il fait si bon vivre !... Un chagrin d'amour, n'est-ce pas ?... Vous aussi, cachottier ! Bah ! les choses s'arrangeront ! Tout s'arrange quand on le veut bien ; je vous en donnerai la preuve tout à l'heure.

Et il éclata de rire, se frottant les mains, escomptant d'avance l'effet qu'il allait produire quand il lui annoncerait son mariage ; jamais encore il ne lui avait parlé de Denise.

L'autre le regardait avec des yeux si tristes que cela le frappa et, lui pressant la main :

— C'est donc sérieux ? demanda-t-il. Pardonnez-moi alors ! Mais je suis si heureux qu'il me semble impossible que d'autres pleurent quand je ris. Le bonheur rend égoïste, et je n'ose plus maintenant étaler devant vous la grosse joie de mon cœur.

— Non, Claude, répondit Pierre, je ne vous en veux pas. Vous êtes un brave garçon que j'estime et que j'aime. Nouveau venu parmi vous, je me souviens des bons conseils que vous m'avez donnés. Si quelqu'un mérite d'être heureux, c'est vous... Moi aussi, continua-t-il, j'étais heureux, ou du

moins je croyais l'être. Mais un instant a suffi pour emporter toutes mes espérances. Celle que j'aime ne peut être à moi !

— Ah ! fit Claude. Elle est donc bien difficile, la demoiselle ! Je sais, moi aussi, ce que vous valez, et je ne comprends guère son refus !

— Elle m'aime, répondit Pierre simplement ; et c'est justement pour cela que je souffre.

Claude le regarda surpris.

— Alors, s'écria-t-il, je n'y comprends plus rien !

Voyez vous, moi, je n'ai guère été à l'école, et je n'entends rien à toutes ces difficultés. Je ne comprends qu'une chose : on s'aime, on s'épouse. Voyons, ajouta-t-il en lui pressant la main, je suis votre aîné, et de pas mal d'années ; je suis votre ami aussi : eh bien ! parlez... Quand ça vous pèse trop sur le cœur, voyez-vous, rien n'est bon comme de le dire ; cela ne console peut-être pas, mais cela soulage !

Pierre, alors, tira de sa poche une lettre ; lentement, il l'ouvrit ; puis, se tournant du côté de Claude, approchant le petit papier de la lumière qui les éclairait :

— Ecoutez, dit-il ; voici l'adieu que je viens de recevoir ; toute notre triste histoire tient là dedans ! Et il lut :

Pierre, il faut nous séparer. Je vous avais donné mon cœur, mais la reconnaissance que je dois à un autre me fait un devoir de vous le reprendre. A la mort de mon père, un ami nous a sauvés, ma mère et moi ; nous lui devons tout. Cet ami m'aime. Hier, il a demandé ma main. J'ai dit : " Oui ". Je sais combien vous souffrirez par ce que je souffre moi-même ; mais dussé-je en mourir, je dois payer ma dette de reconnaissance : nous ne nous reverrons plus !...

— Et c'est signé Denise, n'est-ce pas ? s'écria Claude, qui, la main crispée sur sa poitrine, écoutait cette lecture, croyant rêver encore, les yeux fous, voyant en un instant tout s'écrouler autour de lui !

Pierre recula.

— Qui vous a dit ? !...

Mais il n'eut pas le temps de continuer : Claude s'était précipité sur lui, le prenant à la gorge, et le renversant d'un coup.

— Tu mens ! fit-il ; avoue-moi vite que tu as menti, ou je t'étrangle là, comme un voleur !

Le jeune homme chercha à se dégager.

— Vous êtes fou ! murmura-t-il.

— Non, je ne suis pas fou ! continua Claude ; non malheureusement ! Cette jeune fille que tu aimes, c'est Denise ; celui qu'elle devait épouser, c'est moi. Comprends-tu maintenant qu'il me faut ta vie, à toi qui viens de m'arracher le cœur ?

Pierre, luttant toujours, ne répondit pas ; lui aussi avait tout deviné, et il se sentait perdu.

C'est en vain qu'il essayait de se débattre. Les bras de Claude l'enserraient comme dans un étau. Cramponnés l'un à l'autre, ils roulaient sur l'étroit espace resté libre. Claude cherchait maintenant à saisir la lourde pelle à charbon.

La nuit était venue, et le train filait toujours.

Appeler au secours, Pierre ne pouvait y songer. Qui l'aurait entendu ? Renverser la vapeur ? Il eût fallu pour cela qu'il pût s'échapper des bras de Claude.

Tout à-coup, une idée lui vint, précise au milieu de cette lutte insensée.

Non loin de l'endroit où ils se trouvaient la voie était en réparation, et il leur fallait subitement ralentir la marche. Les rails, non encore établis, ne supporterait pas la vitesse ordinaire ; ils céderaient sous le poids. Un accident terrible était inévitable.

Claude, affolé par la rage, voyant rouge autour de lui, n'entendait rien ; brusquement, le jeune homme parvint à se dégager.

— Renversez la vapeur ! cria-t-il ; sinon, nous sommes tous perdus !

— Tant mieux ! fit Claude ; puissions-nous y sauter tous, et toi avec nous !

Et ayant réussi à saisir sa pelle, il l'éleva au-dessus de sa tête, prêt à frapper : Pierre le regarda fixement.

— Faites ! dit-il ; mais vous ne serez qu'un lâche assassin, car vous frapperez en même temps des innocents dont le sort nous a été confié !

Assassin !

A ce mot, Claude recula.

Et l'idée du devoir, soudain, se dressa dans son

esprit révolté ; sa main levée s'abaissa lentement, et laissant le jeune homme se relever, allant à son poste :

— Commandez ! dit-il, j'obéis !

Il était temps ! On arrivait au drapeau, planté là comme un signal d'alarme. Ils étaient sauvés !

IV

Pierre, maintenant, tâchait de se reprendre un peu, comprenant l'horrible souffrance de ce pauvre brave cœur à qui il venait de faire tant de mal, sans le vouloir ; soudain, il entendit le chauffeur sangloter, et allant à lui, la main tendue, baissant la tête, murmura :

— Claude, pardonnez-moi !

Claude se précipita sur la main que l'autre lui tendait.

— Vous pardonnez, s'écria-t-il, quand c'est moi qui tout à l'heure !... Ah ! tenez, je suis un misérable !... Comme si vous pouviez savoir, vous, que j'étais assez fou pour aimer une mignonne de cet âge là !... Je devrais vous remercier, car vous m'avez sauvé de moi-même !

Et comme Pierre protestait encore :

— Oui, continua-t-il, vous m'avez sauvé ! En un instant, toute la vérité m'est apparue. Ah ! j'ai bien souffert, allez ! mais c'est passé maintenant. Je n'ai eu qu'à regarder mes mains noires et mes cheveux gris. Ce n'est pas quand les feuilles tombent que les oiseaux bâtissent leurs nids. Denise vous aime ; il faut qu'elle soit à vous. Vous êtes faits l'un pour l'autre. C'est moi qui vous la donne ! Je sais ce qu'il me reste à faire.

— Claude ! s'écria Pierre effrayé...

— Oh ! ne craignez rien, reprit-il, essayant de sourire : je n'irai pas mêler des larmes à votre douce joie. D'ailleurs, je suis guéri. Le coup a été dur, mais il a porté.

Et comme Pierre voulait l'interrompre encore :

— Silence ! dit-il. Nous arrivons. Laissez-moi faire. Je me charge de tout. Je ne vous demande qu'une chose : que Denise ne sache jamais rien de ce qui s'est passé entre nous... J'en serais trop honteux, ajouta-t-il en baissant la tête, tandis que le jeune homme lui prenait doucement la main.

Et comme le train s'arrêtait, il lui sembla que c'était son cœur qui criait, broyé par les roues de la puissante machine.

V

Le lendemain, Denise et sa mère travaillaient. On frappa à la porte. La jeune fille alla ouvrir. Soudain, elle s'arrêta en reconnaissant Pierre derrière Claude.

— Bonjour tout le monde ! s'écria celui-ci.

Et, se tournant vers la vieille mère :

— Je vous ai ménagé une surprise, la maman ! ajouta-t-il ; je vous ai demandé hier la main de Denise, mais ce n'était pas pour moi : c'était pour le brave garçon que voici.

Et il montrait Pierre.

Celui-ci, tremblant, n'osait avancer.

La jeune fille le regardait, croyant rêver.

— J'ai produit mon effet ! reprit Claude ; sur ce, qu'on se donne le baiser des fiançailles !

Et, doucement, il poussa Denise dans les bras du jeune homme ; puis, comme la mère voulait l'interroger :

— Que diable ! s'écria-t-il, j'ai bien le droit de disposer de sa main, puisqu'elle m'appartenait.

Pierre et Denise le regardaient, les yeux pleins de larmes, ne trouvant rien à répondre.

— Allons ! c'est bon ! fit-il ; n'allez vous pas me faire pleurer comme une grosse bête que je suis ? Et vous la maman, ajouta-t-il en se retournant du côté de la vieille femme, préparez-vous. Dans un mois, la noce ! Et puissions-nous être parrain et marraine avant la fin de l'année. Les caresses des tout petits, voyez-vous, c'est encore ce qu'on a trouvé de meilleur pour panser les blessures des cœurs meurtris et essayer nos larmes !

FERNAND BEISSIER.

NE MANGEZ PAS VOS ONGLES

C'est une très vilaine habitude que de se ronger les ongles. Mais je n'aurais jamais cru que ce fut une maladie. C'en est si bien une que les médecins lui ont trouvé un nom, ce qui était plus facile que de lui trouver un remède ; un nom fort barbare, d'ailleurs, et d'aspect très rébarbatif, sous sa forme grecque : l'oncophagie.

Quand je pense qu'en mon tout jeune âge j'ai été moi aussi un déplorable *onycophage*... *onycophage*, grand Dieu ! Est-ce qu'il ne vous semble pas que ce nom sonne lugubrement à l'oreille, comme celui d'*anthropophagie*, de *coprophage*... de *scatophage*... jamais je ne consentirai à vous expliquer ce que signifient ces vilains mots, si vous ne savez pas assez le grec pour en connaître le sens. Rien qu'à songer que j'ai été *onycophage*, je tremble d'une frayeur rétrospective.

Je n'étais pas précisément *onycophage* ; ce n'était pas à proprement parler les ongles que je me rongais ; mais les phalanges des doigts et surtout de l'index de la main droite. Représentations, menaces, promesses ni châtements n'y faisaient rien. Il faut croire que j'ai longtemps gardé cette pratique ; car après soixante ans passés, il m'en reste encore un témoin dans une sorte de durillon qui rompt sur deux de mes doigts de la main droite les lignes transversales de la phalange. Jamais la peau, trop souvent et trop longtemps rognée à ces deux endroits, ne s'y est reformée nette et laissant disparaître le sang des veines. J'aurai là, jusqu'à la fin de ma vie, un horrible calus.

* *

J'ai beau chercher dans ma mémoire, je ne puis me rappeler d'où m'était venue cette habitude, pourquoi j'y étais si obstinément attaché. Ça ne doit pourtant pas être bien bon au goût, des bribes de peau humaine arrachées à un doigt et mouillées de salive. Comment se fait-il que les enfants qui ont contracté ce tic ne peuvent s'en corriger ?

Les ongles, j'imagine que c'est encore pis. Ceux des enfants, surtout quand les enfants se les rongent, sont rarement propres. Comme ce sont de terribles touche-à-tout et que leurs mains traînent sur un tas d'objets qui sont fort sales, leurs ongles sont des réceptacles de matières en décomposition qu'ils sucent et avalent en les rongant. Le Dr Bérillon constate que cette manie est chez les enfants un des véhicules les plus ordinaires de la tuberculose.

Car c'est en lisant un article du Dr Bérillon sur l'*onycophagie*, dans la *Revue d'hypnotisme*, que l'idée m'est venue de causer avec vous de ce sujet peu ragoûtant, mais qui est une préoccupation pour tant de mères !

Le Dr Bérillon croit que l'*onycophagie* est une maladie et que cette maladie est un symptôme de dégénérescence. Il assure qu'elle est toujours liée à d'autres manifestations inquiétantes : si l'on examine avec soin, dit-il, un sujet atteint de cette habitude, on voit que son crâne présente toutes sortes de déformations, telles que microcéphalie, asymétrie frontale... au diable les mots tirés du grec ! Naturellement, il accuse l'hérédité d'abord, puis l'esprit d'imitation.

Elle a bon dos, l'hérédité. Un enfant ronge ses ongles. C'est probablement qu'il est né d'un père alcoolique.

— Mais non docteur, son père était très sobre et très sain.

— Mais non, mais non.

— Quelqu'un de ses ascendants, un grand-oncle, qui sait ?

Va pour le grand-oncle ! Comment être sûr que l'on n'a pas eu dans sa famille, il y a un siècle, un grand-oncle paternel ou maternel qui levait le coude ?

Ce qui me ferait croire que l'hérédité ne joue pas un rôle si important en cette matière, c'est le nombre des enfants affligés de cette infirmité. Il atteint des proportions fantastiques. C'est M. Bérillon qui le constate lui-même : sur deux cent soixante-cinq élèves, examinés dans une école communale de Paris, on a trouvé, le *Petit Journal* vous

l'a dit déjà, 63 enfants qui se rongeaient les ongles à un degré très accentué. Il paraît, et le renseignement nous est encore fourni par le docteur lui-même, que cette proportion n'est pas moindre en province et dans les campagnes. Il y a, croit-il, des écoles où les rongeurs d'ongles forment cinquante pour cent de la classe.

* *

Voilà bien des dégénérés ! J'ai quelque peine à croire à ces cinquante pour cent de dégénérescences ! M. Bérillon a beau me dire que les professeurs interrogés sur les aptitudes des élèves qui s'adonnent à cette pratique ont été unanimes à reconnaître qu'en général ces enfants sont plus chétifs que les autres, qu'ils sont enclins à la mollesse, et d'une infériorité très appréciable, ce sont ses propres expressions, au point de vue intellectuel et moral. Je garde des doutes, et vous ?

Voyons ! il n'est pas que vous n'ayer connu des enfants qui se mangeaient les ongles. Les vôtres, peut-être. Est-ce que vous avez remarqué chez eux une conformation de tête bizarre ? Est-ce que vous les avez vus plus chétifs de corps que leurs camarades ou plus faibles d'intelligence, ou plus enclins au vice ?

Ils avaient une mauvaise habitude et voilà tout. Ils se rongeaient les ongles comme d'autres se fourrent les doigts dans le nez. Cela n'est ni beau, ni propre ; mais on n'est pas pour si peu un dégénéré.

Il y a grande apparence que cette pratique est naturelle aux enfants. Regardez les petits bébés qui sont encore au sein ; quel objet qu'on approche de leurs lèvres, ils le têtent, par un de ces mouvements réflexes ou instinctifs. Ils est vraisemblable que chez beaucoup d'*onycophages* cette habitude n'est que la continuation d'une impulsion primitivement instinctive et la transformation de cette impulsion en un acte automatique et inconscient.

C'est ce que les bonnes gens appellent en langage familier un tic. Il y a des tics du corps, il y en a de l'esprit. Il est horriblement difficile de se débarrasser des uns et des autres : on n'y parvient que par une surveillance incessamment exercée sur soi-même.

* *

Le diable, c'est que les enfants, ces êtres essentiellement impulsifs, sont incapables de cette surveillance de tous instants. Il faut donc, si l'on veut les guérir, trouver des moyens de les rappeler sans cesse à l'ordre. Quelques mères trempent le bout des doigts de leurs enfants dans l'aloès ou le sulfate de quinine. La sauveur amère de ces substances éveille l'attention de l'enfant, qui a promis à sa mère de ne plus ronger ses ongles. D'autres leur emprisonnent les doigts dans des gants, qu'on ne leur hôte ni jour ni nuit ; d'autres leur attachent les mains pendant la nuit.

Tous ces moyens sont bons. Le seul que j'ai employé avec mes enfants, c'est de leur faire voir combien ils déformaient leurs doigts, d'avoir toujours l'œil sur eux, et quand ils commençaient à se sentir mieux armés pour la résistance, à leur promettre un plaisir dont ils avaient grande envie, si, au bout de la semaine, ils pouvaient montrer l'ongle augmenté d'un millimètre.

Je crois qu'en éducation, il faut, autant qu'on peut, éveiller et mettre en jeu les forces du vouloir personnel. Le docteur Bérillon, lui, qui est un des adeptes et des apôtres de l'hypnotisme, préconise la suggestion : on endort l'enfant, on lui suggère l'idée de ne pas ronger ses ongles. On substitue un automatisme à un autre automatisme. Le docteur Binet, qui a écrit, dans la *Revue des Revues*, un article sur ce même sujet, semble n'avoir qu'une confiance modérée dans l'efficacité, et surtout dans l'efficacité durable de la suggestion.

Je la repousse nettement.

L'éducation consiste à faire de l'enfant, non un automate, mais un homme,

FRANÇOIS SARGEY.

Il y a du superflu pour tous ceux qui savent se contenter du nécessaire.—A. GERIN-LAJOIE.

L'aumône parfaite est celle qui aide les malheureux à se refaire une situation.—Mgr D'HULST

LA GARE DE L'EST

La gravure que nous donnons aujourd'hui représente fidèlement le second projet, adopté par notre conseil municipal, de cette fameuse gare de l'Est, au sujet de laquelle de si terribles discussions ont éclaté parmi nos échevins.

Aujourd'hui, le projet est voté, la guerre est finie, et l'édifice que quelques-uns voulaient démolir avant qu'il ne fut construit sera, au contraire, construit avant d'être démoli, suivant l'ordre naturel et ordinaire des choses ! C'est mieux.

Ce nouveau projet est beaucoup plus beau que le premier, dont la façade plate et nue ne disait rien à l'œil. Il a une apparence plus grandiose avec ses tours un peu massives, ses clochetons et ses tourelles pointues. Cependant, il faut regretter ces sortes d'arcades qui masquent la partie inférieure de l'édifice et la font ressembler à un vulgaire marché public, tandis que les étages supérieurs semblent dignes d'un château princier.

Espérons qu'on changera cette disposition et que la ville de Montréal aura bientôt, dans le centre canadien, la plus belle de ses gares de chemin de fer.

Cet édifice sera érigé sur la rue Craig, vis-à-vis le terrain encore vague formant la prolongation du jardin Viger. — P. C.

Le grand genre, maintenant, dans les hautes classes est que la maîtresse de maison reçoive ses amis, dans ce qu'on appelle un : *Five o'clocks tea*. Quoique le thé soit ordinairement servi sur la table, son complément indispensable est le chocolat, et généralement celui contenant de la vanille à un haut degré.

Pendant des années, en Europe, le chocolat a été reconnu comme indispensable dans tout lunch et dans les soirées, où il peut être pris par les dames immédiatement avant de quitter la table. Cet usage explique, dans une certaine mesure, l'énorme production du "Menier," cet article connu par le monde entier sous le nom de "Chocolat Menier."

Un M. Cliquot est venu à notre bureau réclamer contre la partie de la chronique de M. Léon Ledieu, qui disait que M. Cliquot était un avalleur de sabre très ordinaire. Ce monsieur prétend le contraire et dit qu'il est extraordinaire dans l'art d'avaler les sabres et qu'il est le champion du monde entier. Il assure qu'il peut avaler les mêmes sabres que M. Benedetti, qui a un pied au moins plus grand que lui.

NOUVEAU ROMAN

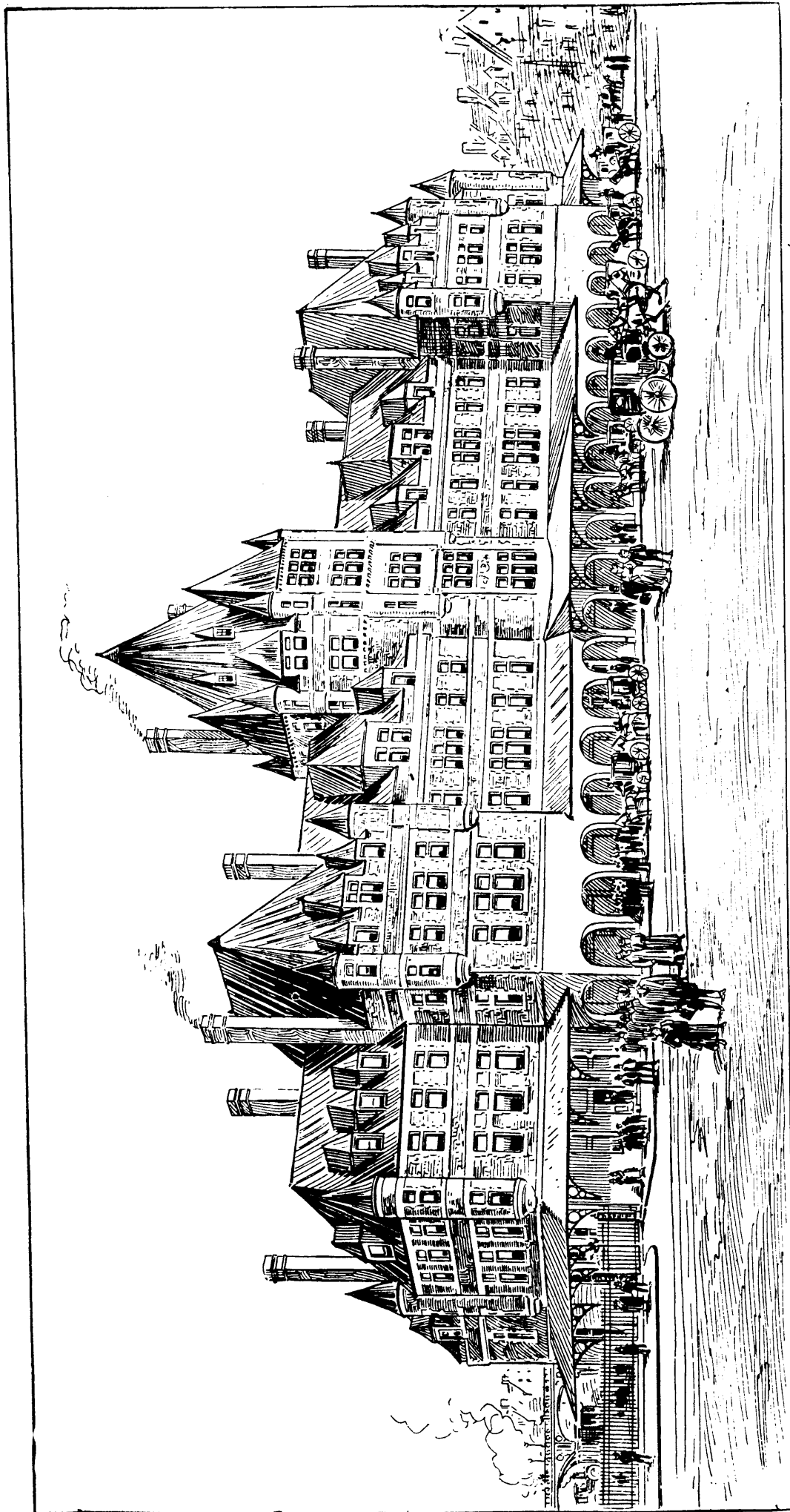
La Bonne Littérature française, vient de mettre en vente le troisième numéro de leur publication mensuelle intitulé "Le Martyr de l'Amour," volume de 88c, nouvelle édition au complet pour 10c.

"Le Martyr de l'Amour" est un roman où l'auteur, avec son talent si connu de tous et sa profonde connaissance du cœur humain, a jeté à pleines mains des scènes à la fois vives et reçues, d'un intérêt passionnant et où le lecteur est promené de surprise en surprise. Le style en est pur et digne de passer entre toutes les mains. Ceux qui ont aimé et souffert revivront en le lisant de leurs premières impressions, le bonheur de ces moments incomparables dont on garde le souvenir toute sa vie, où l'on a aimé souffrir parce que l'on souffrait d'aimer.

L'auteur ferme son livre d'une façon digne de lui et le dénouement est tout à fait inattendu. Nous n'hésitons pas à dire que c'est là un des meilleurs ouvrages du distingué et sympathique écrivain, Pierre Zacone. Ce roman est très moral.

En vente partout pour 10c, et à Québec chez MM. Charles Vaillancourt 82, rue St-Joseph ; J.-O. Filteau, libraire, rue Buade ; M. Béland, agent, rue St-Jean. Ce volume sera adressé franco par la maille à la réception de 10c en argent ou en timbres-poste. Editeurs, Leprohon et Leprohon, 1620, rue Notre-Dame, Montréal.

La Petite, par Edouard Cadol, est une magistrale étude de mœurs tout en étant un roman palpitant d'intérêt. C'est un aperçu moderne pris sur le vif. Prix : 5c. G. A. et W. Dumont 1826, rue Sainte-Catherine.



PLAN DE LA NOUVELLE GARE DU C.P.R. QUI DOIT ÊTRE ÉRIGÉE DANS LA PARTIE EST DE MONTRÉAL

EN FAMILLE

Par Hector Malot

— C'est ce portrait... votre fils... vous son père...
Il resta un moment ne comprenant pas, attendant, puis avec un accent que la compassion attendrissait :
— Et tu as pensé au tien ?
— Oui, monsieur... oui, monsieur.
— Pauvre petite !

XXXIII

Quelle surprise, le lendemain matin quand, en entrant dans le cabinet de leur oncle pour le dépouillement du courrier, les deux neveux, toujours en retard, virent Perrine installée à sa table comme si elle ne devait pas en démarrer.

— C'est tout de même malheureux que vous, M. Casimir, qui avez tout appris, dit Talouel, vous ne sachiez pas l'anglais. Ça vous tiendrait au courant de ce qui se passe. Sans compter que ça vous débarrasserait de cette petite, qui est en train de prendre au château une place à laquelle elle n'a pas droit. Il est vrai que vous trouverez peut-être un moyen, et meilleur que celui-ci, pour en arriver là ; et si je peux vous aider, vous savez que vous pouvez compter sur moi... sans paraître en rien, bien entendu.

Tout en parlant, il jetait de temps en temps, et à la dérobée, un rapide coup d'œil dans les cours, plutôt par force d'habitude que par besoin immédiat ; à ce moment, il vit venir le facteur du télégraphe qui, sans se presser, s'amusa à droite et à gauche.

— Justement, dit-il, voilà qu'arrive une dépêche qui est peut-être la réponse à celle qui a été envoyée à Dakka. C'est tout de même ennuyeux pour vous que vous ne puissiez pas savoir ce qu'elle contient, de façon à être les premiers à annoncer au patron le retour de son fils. Quelle joie, hein ? Moi, mes lampions sont prêts pour illuminer. Mais, voilà, vous ne savez pas l'anglais et cette petite le sait, elle.

Talouel prit la dépêche et la porta à M. Vulfran avec un empressement bruyant.

— Voulez-vous que je l'ouvre, demanda-t-il.

— Parfaitement.

Mais il n'eut pas déchiré le papier dans la ligne pointillée, qu'il s'écria :

— Elle est en anglais.

— Alors, c'est l'affaire d'Aurélié, dit M. Vulfran avec un geste auquel le directeur ne pouvait pas ne pas obéir.

Aussitôt que la porte fut fermée elle traduisit la dépêche :

“ L'ami Leserre, négociant français, dernières nouvelles, cinq ans ; Dehra, Rév. Père Mackerness lui écrit selon votre désir.”

— Cinq ans, s'écria M. Vulfran, qui tout d'abord ne fut sensible qu'à cette indication, que s'est-il passé depuis cette époque et comment suivre une piste après cinq années écoulées ?

Mais il n'était pas homme à se perdre dans des plaintes inutiles ; ce fut ce qu'il expliqua lui-même :

— Les regrets n'ont jamais changé les faits accomplis ; tirons plutôt parti de ce que nous avons, tu vas tout de suite faire une dépêche en français pour ce M. Leserre, puisqu'il est Français, et une pour le Père Mackerness.

Elle écrivit couramment la dépêche qu'elle devait traduire en anglais, mais pour celle qui devait être déposée en français au télégraphe, elle s'arrêta dès la première ligne et demanda la permission d'aller chercher un dictionnaire dans le bureau de Bendit.

— Tu n'es pas sûre de ton orthographe ?

— Oh ! pas du tout sûre, monsieur, et je voudrais bien qu'au bureau on ne pût pas se moquer d'une dépêche envoyée par vous.

— Alors, tu n'es pas en état d'écrire une lettre sans fautes ?

— Je suis sûre de l'écrire avec beaucoup de fautes. J'aime mieux vous avouer cela tout de suite, franchement.

— Tu n'as jamais été à l'école ?

— Jamais. Je ne sais que ce que mon père et ma mère m'ont appris, au hasard des routes, quand on avait le temps de s'asseoir ou qu'on restait au repos dans un pays ; alors ils me faisaient travailler ; mais, pour dire vrai, je n'ai jamais beaucoup travaillé.

— Tu es une bonne fille de me parler franchement ; nous verrons à remédier à cela ; pour le moment, occupons-nous de ce que nous avons à faire.

C'était d'une cataracte double que M. Vulfran était atteint. Mais cette cataracte ne paraissait pas incurable, et la vue pouvait être recouvrée par une opération. Si cette opération n'avait pas encore été tentée, c'était parce que sa santé générale ne l'avait pas permis. En effet, il souffrait d'une bronchite invétérée, qui se compliquait de congestions pulmonaires répétées, et qu'accompagnaient des étouffements, des palpitations, de mauvaises digestions, un sommeil agité. Pour que l'opération devînt possible, il fallait commencer par guérir la bronchite, et d'autre part, il fallait que les autres accidents disparussent. Or, M. Vulfran était un détestable ma-

lade qui commettait imprudence sur imprudence, et se refusait à suivre exactement les prescriptions du médecin. A la vérité, cela ne lui était pas toujours facile : comment pouvait-il rester calme, ainsi que le recommandait M. Ruchon, quand la disparition de son fils et les recherches qu'il faisait faire à ce sujet le jetaient à chaque instant dans des accès d'inquiétude ou de colère qui engendraient une fièvre constante dont il ne se guérissait que par le travail ?

Tant qu'il ne serait pas fixé sur le sort de son fils, il n'y aurait pas de chance pour l'opération, et on la différerait. Plus tard, deviendrait-elle possible ? On n'en savait rien, et on resterait dans cette incertitude tant que, par des bons soins, l'état de M. Vulfran ne serait pas assuré pour décider les oculistes.

Or, M. Vulfran avertit un jour Perrine de l'arrivée à Maraucourt de Mme Bretonneux, la mère de Casimir.

Perrine en fit part à Mlle Belhomme, la maîtresse d'école à qui l'avait confiée M. Vulfran, en lui disant que la leçon du lendemain serait peut-être dérangée, et du moment où elle eut reçu cette nouvelle, l'institutrice montra une préoccupation extraordinaire.

— Ma chère enfant, dit Mlle Belhomme en baissant la voix, je dois vous donner le conseil de vous montrer discrète et réservée demain avec la dame dont la visite vous est annoncée.

— Discrète, à propos de quoi ?

— Ce n'est pas seulement de votre instruction que je suis chargée par M. Vulfran, c'est aussi de votre éducation, voilà pourquoi je vous adresse ce conseil, dans votre intérêt, comme dans l'intérêt de tous.

— Je vous en prie, mademoiselle, expliquez moi ce que je dois faire.

— Bien que vous ne soyez que depuis peu à Maraucourt, vous devez savoir que la maladie de M. Vulfran et la disparition de M. Edmond sont une cause d'inquiétude pour tout le pays.

— Oui, mademoiselle, j'ai entendu parler de cela.

— Que deviendraient les usines dont vivent sept mille ouvriers, sans compter ceux qui vivent eux-mêmes de ces ouvriers, si M. Vulfran mourait et si M. Edmond ne revenait pas ? Vous devez sentir que ces questions ne sont pas posées sans éveiller des convoitises. M. Vulfran en léguerait-il la direction à ses deux neveux ; ou bien à un seul qui lui inspirerait plus de confiance que l'autre ; ou bien encore à celui qui depuis vingt ans a été son bras droit et qui ayant dirigé avec lui cette immense machine, est peut-être plus que personne en situation et en état de ne pas la laisser périlcliter ?

— Quand M. Vulfran a-t-il venir son neveu M. Théodore, on a cru qu'il désignait ainsi celui-ci pour son successeur. Mais quand l'année dernière il a appelé près de lui M. Casimir au moment où celui-ci sortait de l'École des ponts et chaussées, on a compris qu'on s'était trompé, et que le choix de M. Vulfran ne s'était encore fixé sur personne par cette raison décisive qu'il ne veut pour successeur que son fils, car malgré les querelles qui les ont séparés depuis plus de douze ans, c'est son fils seul qu'il aime d'un amour et d'un orgueil de père, et il l'attend. M. Edmond reviendra-t-il ? on n'en sait rien puisqu'on ignore s'il est vivant ou mort. Une seule personne recevait probablement de ses nouvelles, comme M. Edmond en recevait de cette personne qui n'était autre que notre ancien curé, M. l'abbé Poiret ; mais M. l'abbé Poiret est mort depuis deux ans, et aujourd'hui il paraît à peu près certain qu'il est impossible de savoir à quoi s'en tenir. Pour M. Vulfran, il croit, il est sûr que son fils arrivera un jour ou l'autre. Pour les personnes qui ont intérêt à ce que M. Edmond soit mort, elles croient non moins fermement, elle sont non moins sûres qu'il est mort réellement, et elles manœuvrent de façon à se trouver maîtresses de la situation le jour où la nouvelle de cette mort arrivera à M. Vulfran, qu'elle pourra bien tuer d'ailleurs. Maintenant, ma chère enfant, comprenez-vous l'intérêt que vous avez, vous qui vivez dans l'intimité de M. Vulfran, à vous montrer discrète et réservée avec la mère de M. Casimir qui, de toutes les manières, travaille pour son fils aussi bien que contre ceux qui menacent celui-ci ? Si vous étiez trop bien avec elle, vous seriez mal avec la mère de M. Théodore.

— De même que si vous étiez trop bien avec celle-ci quand elle viendra, ce qui certainement ne tardera pas, auriez pour adversaire Mme Bretonneux. Sans compter que si vous gagniez les bonnes grâces des deux, vous vous attireriez peut-être l'hostilité de celui qui a tout à redouter d'elles. Voilà pourquoi je vous recommande la plus grande circonspection. Parlez aussi peu que possible. Et toutes les fois que vous serez interrogées de façon à ce que vous deviez malgré tout répondre, ne dites que des choses insignifiantes ou vagues ; dans la vie bien souvent on a plus d'intérêt à s'effacer qu'à briller et à se faire prendre pour une fille un peu bête plutôt que pour une trop intelligente ; c'est votre cas ; moins vous paraîtrez intelligente, plus vous le serez.”

XXXIV.

Ces conseils, donnés avec une bienveillance amicale, n'étaient pas pour rassurer Perrine, déjà inquiète de la venue de Mme Bretonneux.

Et cependant, si sincères qu'ils fussent, ils atténaient la vérité plutôt

qu'ils ne l'exagéraient, car précisément parce que Mlle Belhomme était physiquement d'une exagération malheureuse, moralement elle était d'une réserve excessive, ne se mettant jamais en avant, ne disant que la moitié des choses, les indiquant, ne les appuyant pas, pratiquant en tout les préceptes qu'elle venait de donner à Perrine et qui étaient les siens mêmes.

En réalité, la situation était encore beaucoup plus difficile que ne le disait Mlle Belhomme, et cela aussi bien par suite des convoitises qui s'agitaient autour de M. Vulfran, que par le fait des caractères des deux mères qui avaient engagé la lutte pour que leur fils héritât seul, un jour ou l'autre, des usines de Maracourt et d'une fortune qui s'élevait, disait-on, à plus de cent millions.

L'une, Mme Stanislas Paindavoin, femme du frère aîné de M. Vulfran, avait vécu dévorée d'envie, en entendant que son mari, grand marchand de toile, lui gagnât l'existence brillante à laquelle ses goûts mondains lui donnaient droit, croyait-elle. Et comme ni ce mari, ni la chance n'avaient réalisé son ambition, elle continuait à se dévorer en attendant maintenant que, par son oncle, Théodore obtint ce qui lui avait manqué à elle, et prit dans le monde parisien la situation qu'elle avait ratée.

L'autre, Mme Bretonneux, sœur de M. Vulfran, mariée à un négociant de Boulogne, qui cumulait toutes sortes de professions sans qu'elles l'eussent enrichi : agence en douane, agence et assurance maritimes, marchand de ciment et de charbon, armateur, commissioinaire-expéditeur pour le roulage et les transports maritimes, — voulait la fortune de son frère autant pour l'amour même de la richesse que pour l'enlever à sa belle-sœur qu'elle détestait.

Tant que M. Vulfran et son fils avaient vécu en bons termes, elles avaient dû se contenter de tirer de leur frère ce qu'elles en pouvaient obtenir en prêts d'argent qu'on ne remboursait pas, en garanties commerciales, en influences, en tout ce qu'un parent riche est forcé d'accorder.

Mais le jour où, à la suite de prodigalités excessives et de dépenses exagérées, Edmond avait été envoyé dans l'Inde, ostensiblement comme acheteur de jute pour la maison paternelle, en réalité comme fils puni, les deux belles-sœurs avaient pensé à tirer parti de cette situation ; et quand ce fils en révolte s'était marié malgré la défense de son père, elles avaient commencé, chacune de son côté, à se préparer pour que leur fils fût, à un moment donné, prendre la place de l'exilé.

Les mères, au lieu de convaincre M. Vulfran, celle-ci que Théodore seul pouvait être son second, celle-là que Casimir seul était un vrai fils pour lui, l'avaient plutôt disposé à croire, de Théodore, ce que disait la mère de Casimir, et de Casimir ce que disait celle de Théodore, c'est-à-dire qu'en réalité il ne pouvait pas plus compter sur l'un que sur l'autre, ni pour le présent ni pour l'avenir.

De là, chez lui, des dispositions, à leur égard, qui étaient précisément tout autres que celles que chacune d'elles avait si âprement poursuivies : ses neveux, rien que ses neveux ; nullement et à aucun point de vue des fils.

Et, même, dans ses procédés à leur égard, on pouvait facilement voir qu'il avait tenu à ce que cette distinction fût évidente pour tous, car, malgré les sollicitations de tout genre, directes et détournées, dont on l'avait enveloppé, il n'avait jamais consenti à les loger au château où cependant les appartements ne manquaient pas, ni à leur permettre de partager sa vie intime, si triste et si solitaire qu'elle fût.

— Je ne veux ni querelles ni jalousies autour de moi, avait-il toujours répondu.

Et, partant de là, il avait donné à Théodore la maison qu'il habitait lui-même avant de faire construire son château, et à Casimir celle de l'ancien chef de la comptabilité que Mombieux remplaçait.

Aussi leur surprise avait-elle été vive et leur indignation exaspérée, quand une étrangère, une gamine, une bohémienne, s'était installée dans ce château où ils n'entraient que comme invités.

Que signifiait cela ?

Qu'étais cette petite fille ?

Que devait-on craindre d'elle ?

C'était ce que Mme Bretonneux avait demandé à son fils, mais ses réponses ne l'ayant pas satisfaite, elle avait voulu faire elle-même une enquête qui l'éclairât.

Arrivée assez inquiète, il ne lui fallut que peu de temps pour se rassurer, tant Perrine joua bien le rôle que Mlle Belhomme lui avait soufflé.

A table, Perrine ne disait absolument rien : le matin, elle partait avec M. Vulfran ; après le déjeuner, elle montait tout de suite à sa chambre ; au retour de la tournée des usines, elle travaillait avec Mlle Belhomme ; le soir en sortant de table elle montait de nouveau à sa chambre ; alors, quand on comment la prendre pour l'avoir seule et librement la retourner ?

De guerre lasse, Mme Bretonneux, la veille de son départ, se décida à aller trouver dans sa chambre, où Perrine, qui se croyait débarrassée d'elle, dormait tranquillement.

Quelques coups frappés à sa porte l'éveillèrent ; elle écouta, on frappa de nouveau.

Elle se leva et alla à la porte à tâtons :

— Qui est là ?

— Ouvrez, c'est moi.

— Mme Bretonneux ?

— Oui.

Perrine tira le verrou, et vivement Mme Bretonneux se glissa dans la chambre, tandis que Perrine pressait le bouton de la lumière électrique.

— Couchez-vous, dit Mme Bretonneux, nous serons mieux pour causer.

Et, prenant une chaise, elle s'assit au pied du lit de façon à avoir Perrine devant elle ; puis tout de suite elle commença :

— C'est de mon frère que j'ai à vous parler, à propos de certaines recommandations que je veux vous adresser. Puisque vous remplacez Guillaume

auprès de lui, vous pouvez prendre des précautions utiles à sa santé et dont Guillaume, malgré tous ses défauts, l'entourait. Vous paraissez intelligente, bonne petite fille, il est donc certain que, si vous le voulez, vous pouvez nous rendre les mêmes services que Guillaume ; je vous promets que nous saurons le reconnaître.

— Justement, vous pouvez nous prouver votre attachement. Mon frère a besoin d'être défendu contre les émotions brusques qui, en le surprenant, pourraient le tuer. Ainsi, ces messieurs me disaient qu'en ce moment il faisait faire recherches sur recherches dans les Indes pour obtenir des nouvelles de son fils, notre cher Edmond.

Elle fit une pause, mais inutilement, car Perrine ne répondit pas.

— Ils m'ont dit que lettres et dépêches passaient par vos mains et que vous les traduisiez à mon frère. Eh bien ! il serait très important, au cas où ces nouvelles deviendraient mauvaises, comme nous le prévoyons que trop, hélas ! que mon fils en fût averti le premier ; il m'enverrait une dépêche et, comme la distance d'ici à Boulogne n'est pas très grande, j'accourrais soutenir mon pauvre frère : une sœur surtout une sœur aînée, trouve d'autres consolations dans son cœur qu'une belle-sœur. Vous comprenez !

— Oh ! bien sûr, madame, que je comprends ; il me semble, au moins.

— Alors, nous pouvons compter sur vous ?

— Je ferai tout ce que je pourrai pour M. Vulfran,

— Et ce que vous ferez pour lui, vous le ferez pour nous, comme ce que vous ferez pour nous vous le ferez pour lui. Tout de suite, je vais vous prouver que, quant à nous, nous ne serons pas ingrats. Qu'est-ce que vous diriez d'une robe qu'on vous donnerait ?

Perrine ne voulut rien dire, mais comme elle devait une réponse à cette offre, elle la mit dans un sourire.

— Une belle robe avec une petite traîne, continua Mme Bretonneux.

— Je suis en deuil.

— Mais le deuil n'empêche pas de porter une robe à traîne. Vous n'êtes pas assez habillée pour ôfter à la table de mon frère et même vous êtes très mal habillée, fagotée comme un chien savant.

Perrine savait qu'elle n'était pas bien habillée, cependant elle fut humiliée d'être comparée à un chien savant, et surtout de la façon dont cette comparaison était faite, avec l'intention manifeste de la rabaisser.

— J'ai pris ce que j'ai trouvé chez Mme Lachaise.

— Mme Lachaise était bonne pour vous habiller quand vous n'étiez qu'une vagabonde, mais maintenant qu'il a plu à mon frère de vous admettre à sa table, il ne faut pas que nous ayons à rougir de vous ; ce qui, nous pouvons le dire entre nous, a lieu en ce moment,

Sous ce coup, Perrine perdit la conscience du rôle qu'elle jouait :

— Ah ! dit-elle tristement.

— Ce que vous êtes drôle avec votre blouse, vous n'en avez pas d'idée.

Et l'évocation de ce souvenir fit rire Mme Bretonneux comme si elle avait cette fameuse blouse devant les yeux.

— Mais cela est facile à réparer, et quand vous serez belle comme je veux que vous le soyez, avec une robe habillée pour la salle à manger, et un joli costume pour la voiture, vous vous rappellerez à qui vous les devez. C'est comme pour votre lingerie, je me doute qu'elle vaut la robe. Voyons un peu.

Disant cela, d'un air d'autorité elle ouvrit les uns après les autres les tiroirs de la commode, et méprisante, elle les referma d'un mouvement brusque en haussant les épaules avec pitié.

— Je m'en doutais, reprit elle, c'est misérable, indigne de nous.

Perrine, suffoquée, ne répondit rien.

— Vous avez de la chance, continua Mme Bretonneux, que je sois venue à Maracourt, et que je me charge de vous.

Le mot qui monta aux lèvres de Perrine fut un refus : elle n'avait pas besoin qu'on se chargeât d'elle, surtout avec de pareils procédés ; mais elle eut la force de la refouler : elle avait un rôle à remplir, rien ne devait le lui faire oublier ; après tout, c'étaient les paroles de Mme Bretonneux qui étaient mauvaises et dures, ses intentions, au contraire, s'annonçaient bonnes et généreuses.

— Je vais dire à mon frère, reprit Mme Bretonneux, qu'il doit vous commander chez une modiste d'Amiens, dont je lui donnerai l'adresse, la robe et le costume qui vous sont indispensables, et de plus, chez une bonne lingère, un trousseau complet.

Fiez-vous en à moi, vous aurez quelque chose de joli qui, à chaque instant, je l'espère au moins, me rappellera à votre souvenir. Là-dessus, dormez bien, et n'oubliez rien de ce que je vous ai dit.

XXXV

“ Faire tout ce qu'elle pourrait pour M. Vulfran ” ne signifiait pas du tout, aux yeux de Perrine, ce que Mme Bretonneux avait cru comprendre ; aussi se garda-t-elle de jamais dire un mot à Casimir des recherches qui se poursuivaient aux Indes et en Angleterre.

Elles étaient aussi vagues que contradictoires les nouvelles qui arrivaient de Dakka, de Dehra et de Londres ; surtout elles étaient incomplètes, avec des trous qui paraissaient difficiles à combler, surtout pour les trois dernières années. Mais cela ne désespérait pas M. Vulfran et n'ébranlait pas sa foi.

(A suivre)

LES MANGEURS DE FEU

LES CAVALIERS NOIRS DE L'OURAL—Troisième partie

Les Invisibles et le passeur de l'Oural

CHAPITRE I

Le passeur de l'Oural.—Le steppe d'Orenbourg.—Le Tabountchik.—Attaqué par les loups

Toute la partie de l'immense plaine sibérienne et asiatique paraît avoir été, dans l'origine—à en juger par les débris d'animaux fossiles qu'on y trouve,—une vaste mer bordée d'un côté par la chaîne ouralienne, et s'étendant de l'autre jusqu'aux confins de l'Himalaya. Postérieurement, la mer Caspienne, plus étendue qu'elle ne l'est dans la mémoire des temps historiques, ainsi que la mer d'Aral, anciens restes de cet Océan, communiquaient encore avec la mer Glaciale, au nord, par la vallée de l'Ob, et à l'ouest, avec la mer Noire, par les bases circasiennes, aujourd'hui steppes des Kirghises et d'Astrakan. La configuration de cette vaste contrée est due au dernier grand bouleversement géologique de la fin de l'âge tertiaire, qui a donné à l'Europe et à l'Asie leurs contours actuels.

Cette plaine immense, qui se prolonge jusqu'aux limites de la Sibérie, sur une étendue double de celle de l'Europe, c'est le *steppe* !

De loin en loin, près de quelques maigres bouquets de bois, on aperçoit les toits ronds d'une *stonich*, sorte d'agglomération de maisons basses en terre sèche qui représente le village du steppe. Le nombre de ces *stonich* augmente à mesure qu'on se rapproche d'Orenbourg, et surtout le long de la chaîne de l'Oural, où leur présence annonce toujours le voisinage de quelques-unes des riches mines d'or, d'argent, de platine ou de cuivre qui abondent sur le versant asiatique de ces montagnes.

C'est de ce massif, qui sépare la Russie d'Europe de la Russie d'Asie et sert de ligne de partage des eaux entre les deux contrées, que s'échappe le magnifique fleuve du même nom, l'Oural, qui prend sa source par 54 degrés nord. Torrent à ses débuts, il descend impétueusement des chaînes supérieures ; son lit s'élargit peu à peu, de nombreux affluents accroissent le volume de ses eaux, et il s'avance enfin majestueusement comme une des immenses rivières du nouveau monde, à travers les gouvernements d'Orenbourg, d'Ouralsk, le pays des Kirghises, et se jette dans la Caspienne, après un cours de plus de trois mille kilomètres.

Et sur cet immense parcours, pas un pont pour permettre de passer de la rive européenne à la rive asiatique ; mais seulement, de loin en loin, à des distances de cinquante à soixante kilomètres, de simples bacs, glissant à l'aide d'une poulie sur une longue corde qui traverse le fleuve.

Dans la partie sud d'Orenbourg, le *katza* ou passeur est, en général, un *Nogouï*, dont la famille est établie là depuis des siècles, et qui cultive en même temps une fertile du steppe, et élève des troupeaux de chèvres.

Les *Nogouï* composaient autrefois une nation puissante au bord de la mer Noire, mais ils sont maintenant disséminés au milieu des autres peuplades ; un grand nombre vivent dans le steppe en hordes nomades ; d'autres sont devenus sédentaires, se sont attachés au sol, et peu à peu se sont emparés des différents postes de passeurs de l'Oural, de la Caspienne à Orenbourg.

A vingt jours de marche environ de cette dernière ville, en un lieu appelé Voronoje, se trouve un bac qui sert de passage aux caravanes qui vont d'Astrakan à Orenbourg, en coupant en droite ligne par le steppe des Kirghises.

Le *Nogouï* Scherni-Chug, gardien du bac, était un homme riche, pour la contrée ; son *stonich* se composait de quatre maisons, dont l'une en bois, pour sa famille et lui, et les autres en terre sèche pour les gens de sa horde ou caste, au nombre de dix huit, qu'il employait à la culture des champs et à la garde des troupeaux ; il possédait plus de quatre cents têtes de bétail et ne connaissait pas le nombre de ses chevaux. Tout autour étaient venues se grouper une quarantaine d'*izbas* ou cabanes, habitées par des ouvriers agricoles, et, peu à peu, Voronoje était devenu un *mir*, sorte de caravane dont Tcherni-Chug avait été nommé *starchine*, littéralement, *ancien*. Le *starchine*, chef actif, correspond comme attributions au maire de nos communes.

Enfin, pour terminer l'énumération de tous ses titres et fonctions, les notables l'avaient nommé député, *glasnye*, au *Zemstvo*, sorte de conseil général de la province, qui siégeait une fois l'an.

Le *starchine* de Voronoje était un ardent patriote ; il croyait fermement à la mission providentielle de son pays dans le monde, et eût donné sa fortune et sa vie pour la sainte Russie et le *tzar-père*.

Un soir, c'était à la fin de juin, en plein printemps russe, les chaleurs de l'été ne se faisaient pas encore sentir ; à perte de vue le steppe était vert, et les troupeaux pâturaient à plaisir sous la garde de leurs *tabountchiks*. Tous les serviteurs mâles de la horde étaient réunis autour d'une table présidée par Tcherni-Chug : c'était l'heure du souper, et les femmes, qui ne mangent, selon l'usage, qu'après les hommes, apportaient le lait caillé, la bouillie de froment et les grandes jattes pleines de lait qui forment le frugal ordinaire des habitants du steppe ; le chef, la cuillère de bois à la main,

allait commencer à servir quand, tout à coup, une voix jeta de la porte ce salut à tous :

— Que saint Nicolas vous protège !

Tcherni-Chug leva la tête et aperçut un *stramiki* ou pèlerin errant qui sa gourde et sa besace en sautoir, son bâton à la main, se tenait debout sur le seuil de l'*zba*, sans oser pénétrer dans l'intérieur.

— Entrez ! lui dit-il... il y a toujours ici la part du Bog ! (la part de Dieu !)

— Merci, Tcherni-Chug, répondit le *stramiki* ; je sais que la maison est hospitalière.

Et il fit au maître un signe particulier que celui-ci comprit immédiatement, car se levant rapidement, il l'entraîna dans une autre partie de la maison,

— L'heure du salut approche, fit le pèlerin.

— Dieu soit loué ! répondit le passeur.

Ces paroles, échangées comme un mot d'ordre par les interlocuteurs, Tcherni-Chug ajouta :

— Quelles nouvelles apportes-tu ?

— Le troisième dimanche à dater de ce jour, fit le pèlerin, les Invisibles se réuniront pour la gloire du *tzar-père* et de la sainte Russie, notre patrie.

— En quel lieu ?

— Dans l'ancien couvent de Ierinoslaw.

— A quelle heure ?

— Onze heures du soir !

— C'est bien, j'y serai... est-ce tout ?

— Non ! j'arrive d'Astrakan, où j'ai vu le grand chef, il allait partir, et je suis étonné qu'il ne soit pas déjà ici.

— Doit-il s'arrêter chez moi ?

— Oui, et il te prie de tenir six chevaux frais pour sa suite.

— Il sera fait selon ses désirs... Le mot de passe ?

— *Doukhowortzi* ! (Les combattants célestes !)

Pais les deux hommes rentrèrent dans la salle commune, et le *stramiki*, après avoir partagé le souper de son hôte, reprit son bâton et continua sa route en remontant l'Oural dans la direction d'Orenbourg ; il allait ainsi, prétendait-il, s'arrêtant à toutes les *stonich*, à toutes les *izbas*, annonçant la réunion prochaine.

Au moment où il quittait la maison, accompagné par Tcherni-Chug, il lui dit à voix basse :

— Dieu te garde des Cavaliers-Noirs !

— Est-ce qu'ils ont reparu ? fit le passeur, devenu subitement pâle et tremblant

— On les a vus presque en même temps, car tu sais qu'ils ont le pouvoir de se montrer en plusieurs lieux à la fois, à Astrakan, à Saratof, à Ouralsk, à Simbirsk, répondit le *stramiki* d'un ton mystérieux.

— Tu les as rencontrés ? demanda le *starchine* de plus en plus ému.

— Je les ai aperçus la nuit dernière, filant comme des fantômes avec leurs chevaux rapides, sur l'autre rive de l'Oural.

— Et de quel côté se dirigeaient-ils ?

— Ils allaient dans la direction de Polta, en aval du fleuve.

— Ah ! je respire... peut-être ne reviendront-ils pas par ici ! Du reste, ils ont toujours respecté ma *stonich*.

— Tu es averti, Tcherni-Chug, veille à tes roubles d'or, ajouta le pèlerin.

— Pourquoi ne couches-tu pas ici ? La nuit va venir, et tu sais que les loups battent le steppe dès que le soleil est couché.

— J'ai le temps d'arriver à l'*izba* de Werst, qui n'est qu'à une heure de marche d'ici.

— Va donc, et que saint Nicolas t'accompagne !

Le passeur rentra tout soucieux dans sa demeure. Qu'étaient ces Cavaliers-Noirs qui avaient si fort effrayé Tcherni-Chug ?

Sous le régime féodal, qui n'a pris fin que par l'acte d'émancipation des serfs promulgué en 1856 par Alexandre II, les indisciplinés, les mécontents, et, disons-le, aussi les nombreuses victimes des boyards, propriétaires du sol et des misérables qui le cultivaient, tous ceux enfin qui supportaient impatiemment le joug tyrannique, des milliers de laboureurs, qu'aucun contrôle, aucune autorité efficace, ne pouvaient contenir, n'avaient d'autre lieu de refuge que le steppe : avec un cheval, pris dans les immenses troupeaux de la plaine, une lance et un fusil, le révolté reconquerrait sa liberté ; il avait devant lui l'espace immense où nul ne pouvait le poursuivre, et pour alliés les nomades insoumis, vivant de rapines et du pillage des fermes et des caravanes.

Parfois, ils se réunissaient en bandes et venaient faire des incursions jusque dans la partie du steppe la plus fertile et la plus habitée ; poussés par le désir de se venger de leurs anciens seigneurs, ils incendiaient les fermes, les réserves de fourrage et de grain, et mettaient des villages entiers à contribution. Pour ne pas être reconnus, dans leurs expéditions, ils s'entouraient le visage d'un voile noir, muni d'ouvertures pour les yeux, et

ainsi, ils pouvaient se livrer avec plus de sécurité à leurs déprédations. Leur vengeance et leur amour du butin satisfaits, ils se séparaient sans laisser trace de leur passage, et quand l'audace de leurs méfaits finissait par exciter l'apathie des gouverneurs de province, qui envoyaient contre eux quelque troupe de Cosaques, ces derniers ne pouvaient que se livrer à d'inutiles fantasias dans le steppe, sans jamais rencontrer personne : les Cavaliers-Noirs avaient disparu.

Aussi, quand ce cri : " Les Cavaliers-Noirs reviennent," courait le long des stonich et des izbas de l'Oural, excitait il une terreur superstitieuse à laquelle les plus braves ne pouvaient se soustraire.

Tcherni-Chug n'était pas un homme ordinaire, en maintes occasions il avait donné l'exemple d'une énergie peu commune, aussi la première impression passée, songea-t-il à mettre l'izba en état de défense. Il avait obtenu du gouverneur d'Orenbourg la permission d'avoir des armes, afin de pourvoir à sa sûreté personnelle ; après avoir renvoyé les femmes dans le trem, partie de l'habitation qui, chez tous les Russes asiatiques pourvu d'une certaine aisance, leur est réservée, il rassembla tous les gens de sa horde, dans la salle basse de la maison, et leur fit part de ses craintes ; malgré l'impression que la nouvelle apportée par le pèlerin causa à tous, ils furent unanimes à déclarer qu'ils se défendraient jusqu'à la mort ; ils savaient, du reste, que si Voronoje était attaqué, ils n'avaient à attendre aucun quartier de leurs mystérieux ennemis.

Mais ce soir-là, Mickleff et Wasta ne pouvaient pas dormir, la situation était trop grave, et le maître leur avait annoncé qu'il ferait sa ronde d'heure en heure : le seul parti qu'ils devaient prendre était de veiller tous les deux.

Le fusil en bandoulière, ils se mirent à se promener sur la vaste terrasse de l'izba, en fredonnant un de leurs airs nationaux.

Le faux pèlerin avait à peine quitté le katza (passeur), qu'au lieu de continuer son chemin, il descendit sur la berge du fleuve, revint lentement sur ses pas, et favorisé par la nuit qui approchait, se cacha dans les hautes herbes à une faible distance de l'habitation, certain de l'effet qu'allait produire la nouvelle apportée par lui au passeur.

Dès que Tcherni-Chug fut rentré dans l'izba, le stramiki rampa doucement jusqu'au bord du fleuve, retira d'une touffe de roseaux où il l'avait cachée une épaisse et large planche de chêne-liège des forêts sud-ouraliennes, se coucha sur une espèce de radeau taillé en pointe ainsi qu'un bateau, et s'aidant des mains comme de pagaies, se laissa dériver au fil de l'eau.

Mickleff et Wasta l'aperçurent au moment où il passait devant l'izba, emporté par le flot fort rapide en cet endroit ; mais les deux veilleurs le prirent pour le cadavre de quelque animal mort s'en allant à la dérive.

La nuit paraissait devoir s'achever sans encombre, lorsque, sur les trois heures du matin, les deux veilleurs aperçurent sur la ligne d'horizon de la plaine un point noir, qui s'en allait grossissant de minute en minute : bientôt il sembla se diviser en deux, par l'effet du rapprochement, et grâce à leur œil exercé, les serviteurs du katza purent distinguer deux hommes qui, montés sur de rapides poulains de steppe, dévoraient l'espace. Derrière eux, couraient, presque à les toucher, une foule de petits points noirs assez semblables, dans l'éloignement, à un tourbillon de feuilles sèches emportées par le vent.

— Par saint Nicolas ! fit Mickleff en se signant, ils sont poursuivis par les loups.

— Jamais ils n'arriveront, répondit Wasta tout frémissant, en imitant le geste de son compagnon.

Le danger le plus terrible du steppe, c'est le loup. Toujours affamé, quelle que soit la saison, il vit là par millions, car sa reproduction, qui n'est gênée par personne, atteint les limites de l'in vraisemblable.

Malheur aux petites caravanes qui ne possèdent pas des moyens de défense suffisants, et aux voyageurs isolés qui viennent à rencontrer une de ces bandes : Mais il est un ennemi que le loup redoute, au point de fuir toujours devant lui, même quand il est en bande nombreuse et pourrait résister, ce sont les tabountchiks ou gardiens des troupeaux. Ces hommes sont tous des Cosaques Petits-Russiens, passant littéralement leur vie à cheval ; ils ne quittent en effet leurs montures ni pour boire ni pour manger ; une longue lance garnie d'une pointe acérée, d'un croc et d'une lanière de fouet, leur sert pour se défendre, rassembler leur troupeaux et saisir au galop les plus minces objets dont ils ont besoin. C'est à peine s'ils quittent leur cheval, plutôt pour lui donner quelques instants de repos qu'à eux-mêmes, car ils dorment parfaitement sur son dos.

Montés sur les plus sauvages de leurs étalons, ces tabountchiks se réunissent par troupes de dix à douze et se précipitent bravement sur les troupes de loups, la lance en arrêt, et à chaque coup un de ces animaux tombe frappé mortellement : aussi ces derniers ont ils tellement appris à les connaître, qu'ils prennent la fuite dès qu'ils les aperçoivent. . . .

Muets d'horreur, Mickleff et Wasta regardaient la terrible scène dont les diverses phases se développaient rapidement sous leurs yeux.

Talonnés par la meute furieuse qui les poursuivait, les chevaux couraient avec la rapidité de l'affolement, mais il était facile de prévoir qu'ils allaient être battus, de cette lutte de vitesse, avant d'avoir eu le temps d'atteindre le fleuve.

Le groupe, cependant, grandissait à vue d'œil et déjà on pouvait distinguer, quoique vaguement, les deux cavaliers allongés sur le cou de leurs montures pour offrir au vent le moins de résistance possible, et profiter des plus petites circonstances qui pouvaient augmenter la vitesse de leurs coursiers.

C'étaient deux nobles bêtes que ces étalons de steppe ; libres, ils eussent piqué en droite ligne vers un troupeau de leurs congénères qui se fussent unis à eux pour repousser leurs assaillants ; mais ils avaient leurs maîtres à sauver, ils sentaient que le salut dépendait de la rapidité de leur

course, et ils allaient, défiant le vent, luttant d'énergie, droit au fleuve où ils savaient que leurs terribles ennemis ne les suivraient pas. . . . ils donnaient tout ce qu'ils avaient de force, tout ce qu'ils avaient de sang. . . . envoyant de temps à autre quelque terrible ruade quand ils se sentaient serrés de trop près. . . . et un loup tombait pour ne plus se relever, dévoré en un instant par la meute avide, qui reprenait la chasse avec plus d'acharnement. . . . les fiers animaux méritaient certainement la victoire.

— Wasta, fit tout à coup Mickleff, va prévenir le maître pendant que je continue à veiller ; peut être pourra-t-il les sauver !

Mais au moment où Wasta allait suivre le conseil de son compagnon, un spectacle étrange, extraordinaire, attira leurs regards.

Les deux chevaux n'étaient plus qu'à un kilomètre du fleuve environ, encore un suprême effort et les nobles animaux sauvaient leurs maîtres et eux mêmes ; mais les loups couraient sur leurs talons, quelques-uns allaient les dépasser, et c'en était fait des fugitifs en ce cas, car dès que le carnassier peut sauter au poitrail des chevaux, tout est perdu, ces derniers se cabrent, un temps d'arrêt se produit et la bande affamée arrive tout entière, comme une avalanche, sur ses victimes.



Ils muttaient les villages entiers à contribution (Page 147, col. 2.)

Ce moment approchait, quand tout à coup les veilleurs de l'izba aperçurent un des deux cavaliers se rapprocher brusquement de son camarade avec une force et une agilité prodigieuse, sauter en croupe derrière lui, tandis que celui-ci, prévenu sans doute de la manœuvre, saisissait son pistolet dans ses fontes et faisait sauter la cervelle du cheval devenu libre.

La pauvre bête tomba comme foudroyée, et aussitôt les loups se précipitèrent sur elle ; mais avant que les premiers arrivés aient pu profiter de cette bonne fortune, les autres se ruaient sur eux avec rage pour les obliger à leur céder la place.

Instinctivement, la bande se partagea en deux ; voyant l'impossibilité d'approcher de l'animal autour duquel quatre à cinq cents des leurs se livraient une bataille acharnée, un certain nombre de loups se lança sur la trace de celui qui fuyait avec une vitesse que ne paraissait pas avoir diminué la surcharge qu'il avait reçue ; mais quelques secondes d'hésitation de la part des poursuivants lui avaient donné une bien précieuse avance ; il ne mit pas trois minutes à franchir les mille mètres environ qui le séparaient encore du fleuve et il se lança à corps perdu dans l'Oural, au milieu des hurlements des loups qui n'osèrent suivre son exemple.

CHAPITRE II

Un siège dans le steppe. — Ivanowitch et Holloway. — L'izba de Perm. — Situation désespérée. — Les deux Cosaques.

Le noble animal qui portait les deux cavaliers était un étalon du pays des Kirghises, habitué à traverser en se jouant les cours d'eau les plus larges et les plus rapides, aussi se mit il à nager vigoureusement vers l'autre rive de l'Oural qu'il atteignit en moins de dix minutes

CHOSSES ET AUTRES

—Les autruches ne sont plumées qu'une fois tous les huit mois.

GOUDRON LIQUEUR HYGIENIQUE, ANTI-EPIDEMIQUE, PRESERVATIVE ET CURATIVE DES MALADIES de la poitrine, de l'estomac et de la vessie. Exiger l'adresse 19, r. Jacob, Paris.

GUYOT —En 1893, le Canada a exporté 55,175 tonnes de foin en Angleterre, contre 13,120 tonnes en 1892.

CHARBON EN POUDDRE ET EN PASTILLES, APPROUVÉ ET RECOMMANDÉ PAR L'AC. DE MÉD. DE PARIS, CONTRE LES maladies de l'estomac, la dyspepsie, la diarrhée, la dysenterie, la cholérite, le choléra. 19, r. Jacob, Paris et TOUTES PHARM.

BELLOC —Tous les plongeurs admettent qu'à vingt-cinq pieds sous l'eau, ils ne voient plus rien.

QUINUM LABARRAQUE VIN FÉBRIFUGE, TONIQUE DIGESTIF, APPROUVÉ PAR L'ACADÉMIE DE MÉDECINE DE PARIS, pour les convalescents et tous ceux qui souffrent de faiblesse de l'estomac, d'anémie, d'épuisement causé par l'âge, les excès, le travail, la fièvre. EN BOUT. ET 1/2 BOUT. 19, rue Jacob, Paris et TOUTES PHARM.

Les merveilleuses propriétés attribuées au fer à cheval datent du 13^{me} siècle.

Under the City Lamps. —Tel est le titre du mélodrame qui est joué, cette semaine, au Théâtre Royal. C'est une pièce de grand effet que l'on compare aux *Deux Orphelines*, de M. Ennery, et à *The Lights O London*.

L'administration de ce théâtre n'a peut être encore rien offert de mieux au public. Les critiques américaines en font de grands éloges.

DES MATHIEU & BERNIERE

Chirurgiens-dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal. Extraction de dents par le gaz ou l'électrique. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

LE NEW-YORK ILLUSTRATED NEWS, publication de seize pages, paraissant tous les jeudis, sera envoyé par la poste pendant treize semaines sur la réception d'un dollar. Ce journal n'a de relation avec aucune autre publication et les marchands et les souscripteurs sont mis en garde contre les imitations. Escompte libérale aux maîtres de poste, agents et clubs. Specimens envoyés gratis par la poste.

S'adresser à ARTHUR T. LUMLEY, 3, Park Place, N.-Y.

OPERA FRANÇAIS

Spectacles de la Semaine commençant le 2 avril

Mercredi.—"Le Cœur et la main," opéra comique en 3 actes, Mme Blonville, MM. Montfort, Bisson, Giraud et Valdy.

Jeudi.—"La Princesse des Canaries," Mmes Blonville, Hosdez et Loys, MM Giraud, Portalier, Valdy et Bisson

Vendredi.—"Les Mousquetaires," Mmes Blonville et Loys, MM. Montfort, Valdy et Jouanne.

Samedi matinée.—"Le Grand Mogol," Mmes Blonville et Loys, MM. Portalier, Valdy et Giraud.

Samedi soirées.—"La Princesse des Canaries," Mmes Blonville, Loys et Hosdez MM. Giraud, Portalier, Valdy et Bisson.

Prix des places : Orchestre \$1 ; Stalles 75c ; Parterre réservé 60c ; Galerie, 1ère rangée, 75c, 2ème et 3ème rangées, 50c. Admission 50c. Amphithéâtre 25c.

LIBRAIRIE FRANÇAISE

L. DERMIGNY

126 w. 25th STREET, NEW-YORK

SUCOURSALE A MONTREAL

1608, NOTRE-DAME

Seul Agent et Dépositaire du "Petit Journal," de Paris, de son supplément coloré, et du "Journal Illustré," pour le Canada et les Etats-Unis.

Dépôt des principaux journaux de Paris, notamment : Petit Parisien, Soleil du Dimanche, l'Echo de la Semaine, l'Univers Illustré, Le Figaro, etc., etc. ; journaux de modes et scientifiques.

Abonnements à toutes revues ou publications. Ordres pour livres promptement exécutés

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et évaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(Block Barron)

VICTOR ROY.

L. Z. GAUTHIER

Téléphone no 2113.

J. EMILE VANIER

J. (Ancien élève de l'Ecole Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR

107, rue St-Jacques, Royal Building Montréal

UNE BOITE

LE GRAND

TAKE

THE BEST

Remède contre la toux, 25c, 50c, 75c.

Quartier la Conception, la Toux, le

Quartier la Conception, la Toux, le

Quartier la Conception, la Toux, le

Quartier la Conception, la Toux, le

SHILOH'S CURE.

ANNONCE DE John Murphy & Cie

Saison

PRINTEMPS

1894

ETOFFES A ROBES

Au delà de 30,000 verges de nouvelles étoffes viennent d'être reçues, ces marchandises sont des merveilles de beauté et sont incomparablement bon marché

GARNITURES

Cent cinquante pièces de garnitures nouvelles justement reçues. Nous invitons tout spécialement mesdames les modistes à qui nous offrons des avantages particuliers à faire une inspection minutieuse de ces nouvelles marchandises.

FRILLINGS

Deux cents boîtes de nouveaux frillings mis en Stock comprenant les plus hautes nouveautés. Prix spécialement bas.

Voyez nos nouvelles Echarpes Aberdeen.

JOHN MURPHY & CIE

Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Bell Tel. 2107

Federal Tel 67



COQUELIN AÎNÉ

Et dire que ce vin exquis est un remède ! Et remède délicieux, puisqu'il est aussi doux au goût que bienfaisant partout où il passe.

Merci, cher M. Mariani, croyez-moi votre reconnaissant.

C. COQUELIN.

Le plus efficace et le plus agréable des toniques et des stimulants, ne constipant jamais.



MGR LE CARDINAL LAVIGNERIE

A M. Mariani,

Venue d'Amérique, votre Coca donne à mes Pères Blancs, fils d'Europe, la force de civiliser l'Asie et l'Afrique.

+ CH., CARDINAL LAVIGNERIE.

VIN MARIANI

A LA COCA DU PEROU

Préparé avec des feuilles fraîches de Coca de provenance directe et de premier choix, le VIN MARIANI est prescrit avec succès depuis vingt ans dans toutes les maladies des voies respiratoires et digestives. Son action analgésique sur les muqueuses et ses propriétés stimulantes et toniques en font le médicament par excellence pour combattre l'ANEMIE, la CHLOROSE, la DYSPEPSIE, la GASTRALGIE, les LARYNGITES, les GRANULATIONS DE LA GORGE, etc., etc.

D'un goût très agréable, il convient parfaitement aux convalescents et aux personnes les plus délicates

Vendu chez les Pharmaciens, Epiciers et Marchands de Vins

TELEPHONE 1394

Pour circulaires descriptives, etc., adressez :

LAWRENCE A. WILSON & CIE

Seuls agents au Canada pour Mariani & Cie, de Paris, et le Champagne Cold Lack Sec

28 ET 30, RUE DE L'HOPITAL - - MONTREAL

A LA

VILLE DE MONTREAL

\$150,000

De Marchandises vendues à un bon marché extraordinaire pendant 60 jours.

Immenses Réductions

DANS TOUS LES

DEPARTEMENTS !!

\$10,000 de jouets vendus presque pour rien !!

Hâtez-vous de venir si vous voulez profiter de cette occasion unique Rien de semblable n'a jamais été vu à Montréal

Cie GENERALE BAZARS

COIN DES RUES

Ste-Catherine & St-Laurent
Cognac Jockey Club

Carte Or V. S. O. P.

GARANTI PUR A L'ANALYSE



Le meilleur Cognac importé au Canada.

En vente dans toutes les maisons de gros.

En vente partout

\$1.25 LA BOUTEILLE

LE COSMOS.—La plus ancienne revue catholique des sciences et de leurs applications — hebdomadaire. — 32 pages, belles illustrations, \$6.40 par an, 8, rue François Ier, Paris, France.

MAISON - BLANCHE

65 - RUE SAINT-LAURENT - 65

IMPORTATEUR

- DR -

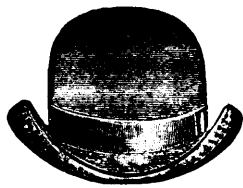
Merceries

ET

CHAPELLERIES

T. BRICAULT

UN SEUL PRIX



De d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

WESTERN

INCORPORÉE EN 1861

Capital	\$2,000,000
Primes pour l'année 1892	2,557,061
Fonds de réserve	1,095,000

J. H. ROUPE & FILS, Gérants de la succursale de Montréal, 194, St-Jacques

ARTHUR HOSEA, Agent du dept. franc. et

PIERRE DUPONT, Insur. des Agences

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le VIN à l'EXTRAIT de FOIE de MORUE

PRÉPARÉ PAR

M. CHEVRIER

Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris

possède à la fois les principes actifs de l'HUILE de FOIE de MORUE et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'HUILE de FOIE de MORUE, est souverain

CONTRE :

la SCROFULE, le RACHITISME, l'ANEMIE, la CHLOROSE, la BRONCHITE et toutes les MALADIES DE POITRINE.

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

Usage admis dans

la meilleure Société

Pour les dîners, Réceptions de l'après-midi et les "Five o'Clocks," le complément indispensable à tout repas bien ordonné, est le

CHOCOLAT-MENIER

Le seul contenant la VANILLE à un haut degré, est fabriqué par MENIER Agréable pour les palais les plus délicats.

Peut être pris immédiatement avant de quitter la table.

Demandez à l'Épicier

— LE —

CHOCOLAT MENIER

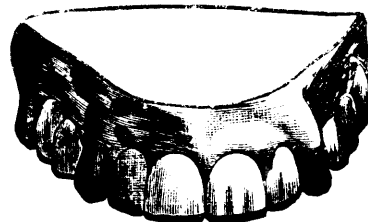
Vente annuelle dépassant 33 millions de livres.

CHOCOLAT MENIER



DRINK CHOCOLAT MENIER

Neuveau procédé américains pour plomber de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant par faitement la dent.



Neuveau métal pour palais, extra léger; Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.

No. 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

Emplâtre Souverain des Montagnes Vertes de GEO. TUCKER



Nous offrons \$500.00 de récompense pour un meilleur emplâtre. Des milliers de personnes souffrantes ont immédiatement recouru aux EMBLÂTRES SOUVERAINS DES MONTAGNES VERTES DE GEO TUCKER pour le soulagement immédiat des douleurs Rhumatismales, Rognons, Matrice, Poitrine, Côtés, Dos, Reins.

Vendus en gros et en détail chez GEO. TUCKER LE GUÉRISSEUR SAUVAGE 1875, STE-CATHERINE, Montréal. — Prix 25c

RENE RAVAUX

ARTISTE-PEINTRE

4, Rue St-Laurent

Résidence privée :

156a, Ste-Elizabeth

Portraits en tous genres. — Peinture à l'huile, Aquarelle, Peinture sur soie, satin, etc. — Spécialité : Adresses enlumines.

PACIFIQUE CANADIEN

Des Trains Speciaux

POUR

COLONS

CIRCULERONT

Chaque Mardi

DURANT LE

Mois d'avril

PARTANT DE

Carleton Junction à 9 00 a. m., pour le Nord-Ouest Canadien, si un trafic suffisant est offert

Le but de ces trains spéciaux est d'offrir aux colons une occasion de voyager avec leur roulant et d'avoir de bonnes accommodations et un service rapide.

Chaque train spécial aura un char d'ortoir pour colons, les lits seront gratuits

Procurez vous une copie de renseignements gratuits au sujet de fermes et char-dortoirs, et tous les renseignements de l'agent le plus rapproché. Pour billets, lits réservés, etc, écrivez ou présentez-vous au

BUREAU POUR LA VENTE DES BILLETS 129 RUE ST. JACQUES COIN DE LA RUE ST. FRANÇOIS XAVIER

RENAUD, KING

AND

PATTERSON

MEUBLES & LITERIE

Gros et Détail

652, Rue Craig, 652

P.S.—Embellage gratis et escompte spécial aux acheteurs hors de Montréal.